Master Negative Storage Number

OCI00082.17

Cousin d'Avallon

Pironiana, ou, Recueil des aventures plaisantes

A Paris

1803

Reel: 82 Title: 17

BIBLIOGRAPHIC RECORD TARGET
PRESERVATION OFFICE
CLEVELAND PUBLIC LIBRARY

RLG GREAT COLLECTIONS
MICROFILMING PROJECT, PHASE IV
JOHN G. WHITE CHAPBOOK COLLECTION

Master Negative Storage Number: OCI82.17

Control Number: ADY-4485
OCLC Number : 30496967
Call Number : W PN970.F7 COPI2x
Author : Cousin d'Avallon, 1769-1840.
Title : Pironiana, ou, Recueil des aventures plaisantes, bons mots, saillies ingénieuses, etc. d'Alexis Piron / par Cousin d'Avallon.
Edition : Nouv. éd., rev., corr. et augm.
Imprint : A Paris : Chez Pigoreau, 1803.
Format : 108 p. ; 15 cm.
Subject : Piron, Alexis, 1689-1773.
Subject : Chapbooks, French.
Added Entry : Piron, Alexis, 1689-1773.

MICROFILMED BY
PRESERVATION RESOURCES (BETHLEHEM, PA)
On behalf of the
Preservation Office, Cleveland Public Library
Cleveland, Ohio, USA
Film Size: 35mm microfilm
Image Placement: IIB
Reduction Ratio: 8:1
Date filming began: 12/29/94
Camera Operator: AR

Le recruteur.

Tais-toi, bégeules ; carcasse embourbée ; reste d'arlequins des Saints-Innocens, enfant d'trente-six pères : pilier d'hôpital, confidente à s Idats aux gardes, beauté manquée dix fois vilaine, tapisserie de la Grève, morceau d'chien dégoûtant ramassé dans un tas de boue ;...

Margot.

Tiens, ma commère, r'garde donc ce vilain magot ; moule de gueux ; chevalier d'parade à cinq sols par jour ; grand coupe-jarret ; echappé d' Bicetre ; morciau d' viande mal accroché ; cadavre pestiféré ; espion d'orphelins de murailles ; cœur de citrouille fricassé dans la neige ; récureux d'puits où l'on chie ; t'as la geule morte, avec ta mine de plures d'ognon ; ton peste de nez épaté qui ressemble au cul d'la jument de maître Jean.

Le recruteur.

Qui es-tu, toi ; une charrogne échappée d' la boucherie d' l'écorche ; yeux chassieux ; larronesse ; pucelle de

PIRONIANA.

PIRONIANA,

OU

RECUEIL

*Des aventures plaisantes, bons mots, saillies ingénieuses, etc. d'*ALEXIS PIRON.

Par COUSIN d'AVALLON.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue, corrigée et augmentée.

A PARIS,

Chez PIGOREAU, Libraire, place Saint-Germain-l'Auxerrois.

AN XI. — 1803.

White PN 970.F7 COPI 2X

PRÉFACE.

ON n'a point encore recueilli sous la forme d'*Ana*, les aventures plaisantes, les bons mots, et les saillies ingénieuses d'*Alexis Piron*. Nous croyons faire un présent agréable au Public, en lui offrant ce petit Recueil. A la vérité, on n'y trouvera ni calembourgs, ni mauvaises pointes, ni

DEC 6 1921

ces traits idiots à la *Brunet*, qui font les délices de tant de gens ; on en sera dédommagé avantageusement par des saillies fines, des plaisanteries agréables, et ces bons mots pleins d'originalité, qui échappaient sans effort à *Piron* dans le feu de la conversation, et au milieu des plaisirs de la table.

On lira, dans ce petit *vénimecum*, beaucoup d'anecdotes et de plaisanteries qui ont échappé à ceux qui nous ont donné la vie de *Piron*. Plusieurs même nous

ont été communiquées par des personnes qui avaient connu l'illustre auteur de la *Métromanie*, et ce n'est qu'à leur invitation que nous nous sommes chargés de les rassembler et de les donner au public.

Nous avons beaucoup d'*Ana*, sans compter le *Piévriana*, mais aucun, à coup-sûr, ne sera plus agréable que celui-ci :

Fortunius un jour dîna
Chez un quidam où l'on raisonna
Bien fort sur Perroniana,
Rhuana, Valesiana;

Après qu'oi l'on examina
Lequel de Partiniana
Vaux mieux ou de Naudeana ;
S'il fallait à Chevreana
Préférer Pharrasiana ,
Et priser Ménagiana
Plus que le Scaligérana.
En liberté chacun prôna ,
Ou suivant son goût condamna ,
L'un Saint-Evrémoniana ,
Et l'autre Furteriana.
Un tiers l'avantage donna
Sur eux à Sorberiana.
Tel contre Annonimiana ,
Contre le Vasconiana ,
Et contre Arlequiniana ,
Tint bon pour Santoliana.
Au dessert on questionna
Si le nom Boursautiana,
Celui d'Ancilloniana ,
De Vigneul-Marvilliana,
Et de Colomesiana

Jamais des auteurs émana ;
Si l'on verrait Phitænana,
Et d'autres que promis on a :
Tels que sont Balusiana,
De Seldel, Seldeniana ;
De Daumius, Daumiana ;
De Calvin, Calviniana ;
De Bourbon, Bourboniana ;
De Grotius, Grotiana ;
De Bignon, Bignoniana ;
De Sallot, Sallotiana ;
De Segrais, Segraisiana ;
Commire, Commiriana ;
Enfin Casauboniana ;
Et le Bourdélotiana ;
Même Furtimbergiana ;
Fortunius lors opina,
Et d'un ton qui prédomina,
La dispute ainsi termina :
Messieurs, nul de tous ces ana,
Même le Biévriana,
Ne vaut pas le Pironiana.

P. S. La nouvelle édition qu'on donne aujourd'hui au public, a été revue et corrigée avec le plus grand soin. On y trouvera plusieurs anecdotes inédites, relatives à Piron. Enfin on n'a rien négligé de ce qui pouvait rendre ce recueil curieux et intéressant.

VIE

D'ALEXIS PIRON.

ALEXIS PIRON naquit le 9 juillet 1689. Il était fils d'*Aimé Piron*, apothicaire, et d'*Anne Dubois*, sa seconde femme. Son éducation fut savante, utile et sévère. Malgré la vivacité de son âge, il fit d'excellentes études. Les grands modèles de l'antiquité grecque et latine lui devinrent si familiers, qu'il était saisi d'enthousiasme à la simple lecture des beautés qu'ils renferment. Ses parens combattirent en lui cette amour poétique qui ne pouvait s'accorder avec la médio-

crité de sa fortune. Il fut donc obligé, pour condescendre à leur volonté, d'embrasser un état : il choisit celui d'avocat ; et déterminé enfin à suivre l'étude de la jurisprudence, il partit pour Besançon, où il prit ses dégrés.

De retour à Dijon, il se fit recevoir avocat, bien résolu pourtant, à la première bonne cause qu'il perdrait, de renoncer à la profession. Mais au moment même où il se préparait à son début, un dérangement imprévu arrivé dans la fortune de sa famille, l'éloigna pour jamais d'un état qui suppose au moins l'honnête nécessaire. Ce revers, loin de l'affliger, ne fit que redoubler en lui l'attrait qui le portait à se consacrer aux muses. Il s'abandonna donc à l'illusion qu'il s'était faite.

Son caractère franc et honnête, sa conversation pleine de sel et d'ingénuité, sa gaieté naturelle et soutenue, ses saillies toujours neuves et intarissables, le firent rechercher par ces sociétés formées sous les seuls auspices du plaisir

et de la liberté. Il y fut introduit par un de ses camarades de collège nommé *Jehannin*, depuis conseiller au parlement de Dijon.

Piron était alors dans l'âge où un jeune cœur se livre avec feu aux premières impressions de l'amour. Cette passion qui fit le tourment de ses beaux jours, produisit son goût pour la solitude. *Jehannin* voulut le rendre à la société, il lui fit des reproches sur sa conduite sauvage. *Piron* répondit à ses reproches avec beaucoup de vivacité, et lui démontra avec fermeté les dangers qui suivaient ordinairement une vie licencieuse et consacrée à la molesse et à la paresse. *Jehannin* crut devoir répondre à la morale de *Piron* par une ode dans laquelle il chantait les douceurs de la paresse et les plaisirs de l'amour. *Piron* reçoit cette ode; quelle fut sa surprise de la trouver remplie d'images indécentes et lascives, de maximes dangereuses et libertines, de vers heureux et pleins d'harmonie; enfin l'ode lui tombe des mains à la der-

nière strophe, terminée par la pensée la plus licencieuse, et le mot le plus obscène. Sortant tout-à-coup de son étonnement par un grand éclat de rire, piqué d'une sale émulation, et croyant que son ami lui faisait un défi, il lui répond sur le champ, lui rend ode pour ode, et trouve plaisant de commencer sa pièce par le même mot qui terminait celle qu'il venait de lire. Son imagination le servit au-delà de son espérance : il mit en très peu de temps la dernière main à l'ouvrage, et l'envoya à son ami, en le priant de jeter l'ode au feu dès qu'il l'aurait lue, et de ne la communiquer à personne. *Jehannin* n'eut rien de plus pressé que de violer le secret, et d'en donner connaissance à quelques jeunes conseilliers de ses amis qui ne se firent point un scrupule de la lire à huis clos, et même en présence du président *Bouhier*. Le procureur-général en fut informé, et crut devoir mander *Piron* qui, saisi d'effroi, et se doutant qu'il était trahi, courut chez *Jehannin*, pour l'accabler de

reproches. Celui-ci, également alarmé, vole chez le président *Bouhier*, pour implorer sa protection en faveur de *Piron*. « Rassurez *Piron*, dit le président » *Bouhier*, qu'il se rende sans tarder » chez le procureur-général, et qu'il » désavoue son ouvrage, et pour peu » que le procureur-général insiste, que » *Piron* déclare qui en est l'auteur, » qu'il me nomme hardiment, la chose » en demeurera là, et je saurai rendre à » *Piron*, en temps et lieu, ses droits de » propriété. »

Avec cette réponse, *Piron* se rendit chez le procureur-général qui lui demanda quel était l'auteur des vers : il nomma le président Bouhier. A ce nom le procureur-général sourit, et après lui avoir fait une sévère réprimande, il le congédia.

Telle fut l'origine de ce fameux chef-d'œuvre de génie et de licence, qui fut fait en 1710. *Piron* n'avait alors que vingt ans.

Piron avait la vue très-faible et très-

basse. Sans ce défaut, il aurait pu tirer un grand avantage de son écriture qui était presque aussi belle que le burin. Il fallut faire usage de cette misérable ressource. Il entra chez un financier en qualité de second secrétaire, aux appointemens de 200 l. par an; il suivit le financier dans une tournée. Ce financier avait le goût des lettres, et de plus, des prétentions au bel-esprit. La franchise de *Piron* lui déplut. Quelques procédés peu convenables lui firent voir qu'on était blessé de sa franchise, et qu'il était temps de se retirer. Il rentra dans le sein de sa famille, avec un commencement d'expérience bien propre à lui faire comprendre pourquoi l'ignorance et les demi-talens trouvaient des protecteurs, tandis que le génie et le vrai mérite en manquaient toujours.

Il revint donc à Dijon, où il continua, comme auparavant, de mener tantôt une vie studieuse et solitaire, tantôt agréable et dissipée.

Quelque temps après son retour en

1715, les chevaliers de l'arquebuse de Dijon rendirent le prix d'usage, et y invitèrent les compagnies de l'arquebuse des villes voisines. Dans cette fête, la victoire favorisa les chevaliers Beaunois. La muse de *Piron* s'égaya sur les vainqueurs dans une ode burlesque et satirique, qui donna lieu à un déluge de couplets dont on l'accabla. *Piron* y riposta, et mit les rieurs de son côté. On verra dans le cours de cet *Ana*, les avantures, les traits plaisans et les saillies ingénieuses qui furent le résultat de cette espèce de guerre de couplets.

Piron, quelques années après, resolut de venir à Paris pour y tenter fortune. Il abandonna donc, en 1719, les foyers paternels, et se rendit à Paris sous les hospices de la Providence, c'est-à-dire sans argent ni crédit. Muni de quelques lettres de recommandation, il fut employé chez le chevalier de Belle-Isle, à transcrire des mémoires manuscrits, des projets de négociations, des traités, etc., on lui en donna même

pour l'occuper pendant dix ans.

Déjà six mois s'étaient écoulés sans que *Piron* eût entendu parler encore du salaire d'un travail si rebûtant et si triste. Vainement il demanda audience au chevalier, elle lui fut toujours refusée. Ce ne fut qu'à l'aide d'un stratagême innocent qu'il parvint enfin à obtenir le paiement de son travail : il attacha au cou du chien du chevalier de Belle-Isle, une pièce de vers où il exposait ses besoins. Le secrétaire, sans soupçonner que la pièce de vers fût de lui, lui apporta le prix de son salaire.

Ce secrétaire se croyait poëte, et son coup d'essai fut une tragédie. Il la lut en présence de ses amis et de *Piron* qui, seul, lui en fit remarquer les défauts. Cette franchise qui aurait dû lui faire un ennemi, lui concilia au contraire un ami dans la personne du secrétaire. Ce fut ce dernier qui l'engagea à faire cette belle inscription pour la ville d'Arcy qui avait été brûlée :

La flamme avait détruit ces lieux ;

GRASSIN les rétablit par sa munificence.
Que ce marbre à jamais serve à tracer aux yeux,
Le malheur, le bienfait, et la reconnaissance.

Piron demeura quelque temps encore chez le chevalier de Belle-Isle, travaillant beaucoup et gagnant peu. Enfin pressé par ses amis, il laissa copier à d'autres les rêveries politiques du comte de Boulainvilliers, et se mit à travailler pour l'opera-comique. La première pièce qu'il donna à ce théatre, fut *Arlequin-Deucalion* : elle eut le plus grand succès, et fut cause qu'il consacra pour un temps ses travaux et ses veilles à l'opéra-comique.

Il abandonna enfin les jeux de Momus, pour parcourir une plus noble carrière. La comédie des *Fils ingrats* qu'il donna en 1728, et dont il changea depuis le titre en celui de l'*Ecole des pères*, fut son premier essai sur la scène française ; elle fut accueillie favorablement du public qui conçut les plus grandes espérances des talens de l'auteur.

En 1730 il fit paraître *Calisthène*, tragédie, qui n'eut qu'un médiocre succès. Elle fut retirée à la dixième représentation. Ce fut à cette époque qu'il eut le bonheur de faire la connaissance de M. de Livri qui devint alors son généreux bienfaiteur. Il se vengea du jugement que le public avait porté de sa tragédie, par une pièce charmante et pleine de gaiété, intitulée *La calotte du public*. Quoiqu'il eût gardé l'anonyme, on le reconnut aisément à ce tour d'esprit original, et aux traits plaisans dont cette satire était assaisonnée.

Le hasard lui fit lier la connaissance la plus intime avec *Collé*, auteur de *La partie de chasse de Henri IV*, et de plusieurs autres pièces charmantes. Leurs caractères sympatisaient si bien, qu'ils ne se séparaient guère lorsqu'il sagissait de quelque partie de plaisir. Ils allaient souvent dîner emsemble chez *Gallet*, marchand épicier, un des meilleurs chansonniers que la france ait eu depuis l'origine du vaudeville. Ce *Gallet*

avait été admis dans une société de gens de lettres dont étaient aussi *Piron* et *Pollé*. Ils se rassemblaient deux fois la semaine, à souper chez une dame, belle autrefois, mais qui n'ayant plus d'autre rôle à jouer dans le monde, que celui de dévote ou de bel-esprit, avait préféré ce dernier, comme plus amusant.

Piron était encore lié avec une société de gens de lettres qui se réunissaient régulièrement toutes les semaines, pour souper à frais communs, chez un nommé *Landel, traiteur*, rue de Bussy. Le caveau était le nom qu'ils avaient donné au lieu de leur assemblée. Là, s'était formé une espèce d'aréopage qui eut une grande célébrité. On y lisait ses ouvrages avec le ton de la modestie, et l'on jugeait sans prévention ni partialité. C'est-là que les deux *Crébillon*, *Bernard*, *la Bruyère*, *Gresset*, *Collé*, et une infinité d'autres gens de lettres distingués, entouraient *Piron*, l'animaient, faisaient éclore de son imagination cette foule

de bons mots, ces saillies pleines de feu, qu'on ne se lassait point d'entendre. Le caveau devenu trop fameux, ayant excité la curiosité de la ville et de la cour, ne subsista plus que jusqu'à la fin de 1739.

Dans cet intervalle, il déploya dans *Gustave* toutes les ressources de son génie. Il dédia sa tragédie au comte de Livri, son bienfaiteur.

Il donna ensuite au théâtre Français la pastorale des *Courses de Tempé*. Il accompagna cette pièce champêtre de la comédie de *L'amant mystérieux* qui essuya le désagrément d'une chute. Mais il s'en releva en 1730, avec le triomphe le plus complet, et la gloire la plus durable; en faisant paraître la *Métromanie*, cette pièce qui eut le plus grand succès, et l'obtiendra constamment jusqu'à la postérité la plus reculée.

Une forte constitution, une santé robuste, une gaieté inaltérable, promettaient à *Piron* les plus longs jours;

mais aussi peu fortuné qu'il l'était, comment envisager la vieillesse, sans la redouter ? La providence lui ménagea une ressource dans le mariage qu'il contracta à son retour de Bruxelles, où il était allé visiter J. B. *Rousseau*, avec *Marie Thérèse Quinaudon*, agée de 53 ans, qu'il avait connue chez la marquise de Mimeure. Cette demoiselle jouissait de 2000 liv. de rentes viagères, auxquelles le généreux comte de Livri ajouta, par le contrat de mariage, 600 l. de rentes aussi viagères, au profit de *Piron*.

Le lien qui serra leur union, fut celui de la simple et pure amitié ; rien ne troubla leur bonheur pendant les quatre premières années de leur mariage. C'est dans ce temps qu'il composa sa tragédie de *Fernand Cortez*, le dernier de ses ouvrages dramatiques, et qui fut joué pour la première fois, le 8 janvier 1744 le public ne la goûta point ; il lui eût été possible d'en faire disparaître les défauts, mais jamais il ne voulut consentir à y faire quelques corrections.

Tandis qu'il se consolait du peu de succès de sa tragédie, il éprouva, pour la première fois, la tristesse et l'affliction. Les mauvais procédés d'un homme à la fortune duquel il avait contribué, la perte de sa femme, et le chagrin que lui causa sa mort, absorbèrent pour quelque temps son ame toute entière.

Malgré les droits incontestables de *Piron* aux honneurs littéraires, il ne put jamais parvenir à obtenir une des places de l'academie. *Nivelle Lachaussée* sur lequel il avait fait quelques plaisanteries, et qui s'en offensa, mit tout en œuvre pour opérer son exclusion: il y réussit. On verra dans la suite quelle était cette plaisanterie. Mais s'il ne put obtenir un fauteuil à l'academie, il en fut dédommagé par une pension de mille livres que le roi lui accorda sur sa cassette, par les soins de madame de Pompadour.

La pension de mille livres que le roi avait faite à *Piron*, le mit en état d'attendre d'autres grâces. Il en obtint en effet une autre, sur le produit du *Mercure*, de

de 1200 livres, pour en jouir du 1.er janvier 1755 ; elle fut portée à 2000 liv. en 1761.

Les obstacles qui l'avaient éloigné de l'academie française, n'empêchèrent point l'academie de Dijon de l'adopter : il y fut reçu en 1762.

Tous ceux qui ont vécu familièrement avec *Piron*, rendent justice à la beauté de son ame, à l'excellence de son cœur. Il écrivait en 1766, à M. le Goux de Gerland :

« Je voudrais voir tous ceux que » j'aime et que j'estime, ne faisant » qu'un même cerle, et moi dans le » centre, les faire rire à la ronde, dût-» ce être à mes dépens. Le singe n'au-» rait point de regret de sa monnaie, en » si belle et pleine jouissance. »

Avec quelle effusion de cœur ne parlait-il pas de ses illustres et principaux bienfaiteurs. Il aimait à s'entretenir avec eux, à leur parler de leurs bienfaits et de sa reconnaissance.

Sensible au mérite de ses rivaux, *Piron* ne les attaqua jamais, et l'épigramme qu'il avait toujours prête, n'était que pour sa défense.

Une chute fameuse qu'il fit au mois de décembre 1772, hâta son dernier moment. Malgré cet accident, il conserva sa gaieté jusqu'à la mort. Il mourut le jeudi 21 janvier 1773, à onze heures du soir, âgé de quatre-vingt trois ans.

PIRONIANA,

OU

RECUEIL

Des aventures plaisantes, bons mots, saillies ingénieuses, etc., d'ALEXIS PIRON.

En 1715, les chevaliers de l'arquebuse de Dijon rendirent le prix d'usage, et y invitèrent les compagnies de l'arquebuse des villes voisines. Dans cette fête, la victoire favorisa les chevaliers Beaunois. La muse de *Piron* s'égaya sur les vainqueurs, et célébra leurs exploits dans une ode burlesque et satirique. Quoiqu'il eût gardé l'anonyme, il passa pour l'auteur des couplets, et la guerre s'alluma.

Les hostilités commencèrent par un déluge de couplets dont on accabla *Piron*. Celui-ci par ses traits plaisans et malins, rangeait toujours les rieurs de son côté. Jamais la scène n'était vide : *Piron* l'occupait sans cesse aux dépens de ses ennemis ; il allait dans la campagne des environs de la ville, coupant, abattant, arrachant tous les chardons qui s'offraient à sa vue.—Eh parbleu, répondait-il aux passans qui l'interrogeaient, étonnés de la fureur avec laquelle il moissonnait ces chardons, *je suis en guerre avec les Beaunois, je leur coupe les vivres*. On aurait pu, de part et d'autre, en demeurer là. Quoi qu'il en soit, le ressentiment de l'injure dura jusqu'en 1717, que les Beaunois rendirent à leur tour le prix de l'arquebuse. *Piron* voulut y aller : on l'avertit en vain du danger qu'il courait ; il partit à pied, de Dijon, pour se rendre à Beaune. Son ami Jeannin l'accompagna jusqu'à une demi-lieue de la ville, et *Piron* continua sa route jusqu'à Vougeot, où il s'arrêta pour en goûter le bon vin. Là, de nouveaux compagnons de voyage se joignirent à lui, et l'on marcha toute la nuit. Il était cinq heures du matin, lorsque la joyeuse caravane arriva aux portes de Beaune. Il descendit dans la maison où il

était attendu, il s'y délassa jusqu'à cinq heures du soir, qu'un bruit d'instrumens guerriers, qui annonçait l'ouverture du prix, le fit sortir de table où il était encore avec ses amis. Il descendit dans la rue, pour être plus à portée de voir défiler les chevaliers. Ceux de l'arquebuse de Dijon ouvraient la marche: à peine eurent-ils aperçu *Piron*, qu'ils s'arrêtèrent, et l'ayant entouré, le pressèrent de venir se ranger sous leur drapeau. Les propos qu'ils avaient entendus, les effrayaient pour lui. On lui dit que son arrivée avait fait du bruit dans la ville, et qu'il était menacé de quelque danger. *Piron* n'écouta rien, il ne fut sensible qu'à l'amitié qu'ils lui témoignaient dans cette circonstance critique, il les en remercia en disant :

Allez ! je ne crains pas leur impuissant courroux ;
Et quand je serais seul, je les *bâterais* tous.

Les chevaliers Dijonnais voyant l'impossibilité de le déterminer à les suivre, reprirent leurs rangs, et le quittèrent à regret. Toutes les compagnies passèrent ainsi en revue devant lui, les Beaunois fermaient la marche. Comme ils l'avaient reconnu de loin, dès qu'ils furent près de lui, ils firent briller à

ses yeux quarante épées nues ; mais chaque chevalier, en lui présentant la pointe baissée, l'honora d'un salut auquel il répondit par une profonde inclination, deux doigts appuyés sur ses lèvres, en leur faisant entendre par ce signe, qu'il serait désormais plus circonspect.

Piron, le lendemain, au lieu d'assister aux divertisemens, alla passer la journée chez les prêtres de l'Oratoire, qui l'avaient invité à dîner, et où il avait un frère. Il ne sortit de la communauté qu'à huit heures du soir, pour aller à la comédie.

Les Beaunois n'avaient rien épargné pour rendre la journée brillante : ils avaient arrêté une troupe de comédiens, et fait dresser un théâtre dans une vaste grange. *Piron*, arrivé à la porte du spectacle, ne sachant quelle pièce on allait jouer, s'adressa au plus apparent de ceux qui faisaient foule, et qui, par un air plus avantageux que les autres, et donnant des ordres, paraissait devoir être plus instruit : — *les Fureurs de Scapin*, lui dit le jeune Beaunois. — *Ah ! monsieur*, répond *Piron* en le remerciant, *je croyais que c'était les Fourberies d'Oreste.* Et tout de suite il alla se placer dans le parterre.

A peine fut-il dans la salle, qu'on lui lança mille brocards qu'il repoussa toujours avec sa supériorité ordinaire. Enfin la toile se lève : le bruit cesse jusqu'au troisième acte ; mais au moment où Scapin enferme Géronte dans le sac, un petit-maître qui, sans doute, trouva cette scène attendrissante, apostropha tout-à-coup le parterre qui était fort tranquille, d'un *paix-là, paix, messieurs, on n'entend pas ! — Ce n'est pas faute d'oreilles*, cria *Piron* : mot qui pensa coûter cher à notre poëte. Après beaucoup de bruit, le calme se rétablit heureusement.

Il n'attendit pas que la toile fût baissée pour sortir, espérant se sauver à la faveur de la nuit. Il fut atteint dans sa course par une troupe de jeunes gens, l'épée à la main; alors il redoubla sa course en leur criant : *Messieurs, vos fers me blessent*, et leur fit perdre bientôt la trace de ses pas. Comme il n'entend plus de bruit, il croit ses ennemis bien loin ; il s'arrête un moment pour respirer, et se félicite déjà d'avoir échappé au plus grand danger, lorsqu'il se voit de nouveau assailli par cette jeunesse furieuse, prête à le percer de mille coups. Malgré sa force et sa vigueur, il allait succomber

sous le nombre, si le maire de la ville, devant la maison duquel cette scène se passait, ne l'eût arraché des mains de ses ennemis. Il le retira chez lui, où il passa le reste de la nuit. Il sortit de Beaune aussitôt qu'on en eût ouvert les portes.

UN jour, *Piron*, *Gallet* et *Collé*, devaient aller souper chez une femme bel-esprit; ils se firent attendre : on se mit à table plus tard qu'à l'ordinaire. Tout annonçait la présence du plaisir, et tout invitait à s'y livrer sans contrainte. La gaieté s'empara des convives dès le premier service : la chère était délicate et fine, les vins excellens, de toute espèce. L'hôtesse, qui avait de l'esprit, faisait les honneurs du repas avec des grâces qui ajoutaient encore à ses attentions, et ses yeux semblaient reprendre leur empire par mille propos aimables qu'ils inspiraient. Jamais *Piron* ne fut plus brillant, plus varié, plus fertile en bons mots : c'était des éclairs continuels entremêlés de joyeux couplets et des impromptus de *Gallet* et de *Collet* qui s'attaquaient et se répondaient alternativement.

Pour intermède, un champage mousseux et frais, pétillant dans des verres remplis aussitôt que sablés, faisait oublier l'heure, et ranimait à chaque instant le plaisir et la joie.

La nuit était déjà fort avancée, et l'on ne songeait pas encore à sortir de table. Enfin on se lève, on se sépare, en se faisant les plus tendres adieux, avec promesse de renouveler souvent cette joyeuse orgie. Les trois amis sortirent ensemble. Quand ils furent au coin de la rue du Harlay, sur le quai des Orfèvres, *Piron* voulant congédier ses deux compagnons, s'arrête tout-à-coup, leur montre le chemin qu'ils doivent prendre pour regagner le quartier St.-Eustache où ils logeaient, et se dispose à aller seul dans le faubourg St.-Germain, où il demeurait. Loin d'y consentir, *Gallet et Collet* s'obstinent à ne le point quitter, et veulent le reconduire malgré lui. Grand débat des plus comiques de part et d'autre : ils lui représentent tous les dangers auxquels il s'expose, et lui racontent mille histoires de voleurs ; ils cherchent à l'intimider, lui rappellent l'heure qu'il est, lui font remarquer la profonde obscurité de la nuit : vaines représentations ! il persiste, sous divers

prétextes, à s'en aller seul, il leur donne surtout pour raison, qu'il a dans la tête une pièce de vers, qu'il veut composer en chemin. Nouvelles instances de la part des deux amis : « Songe donc, mon cher *Piron*, lui « dirent-ils avec une effusion de cœur que « le vin rendait encore plus tendre, songe « donc que tu as un habit de velours tout « neuf ; qu'au premier coin de rue le pre- « mier voleur qui te rencontrera, trompé « par l'apparence, en te voyant si bien « vêtu, te prendra pour un financier, « t'attaquera et te tuera, pour avoir ton « argent et ton habit. Quelle douleur d'ap- « prendre demain matin que... — Ah ! mes- sieurs, interrompit brusquement *Piron*, c'était mon habit que vous vouliez recon- duire ! que ne le disiez-vous plutôt ? tenez, le voilà ; quand les voleurs me verront en chemise, ils ne m'attaqueront plus.... En un clin-d'œil, l'habit est bas, tombe aux pieds de *Gallet* et *Collé*, et *Piron* part comme un éclair. Après un instant de surprise, ils ramassent l'habit, se mettent à courir après *Piron*, lui criant qu'il va s'enrhumer ; mais le temps qu'ils avaient perdu à s'étonner, *Piron* l'avait employé à gagner le bout du quai ; il revenait même sur ses pas, escorté

d'un escouade du guet qui, voyant un homme en chemise, courant à toutes jambes, l'avait interrogé, et, sur sa réponses, l'avait cru effectivement dépouillé par des voleurs.

L'escouade en fut convaincue dans l'instant même, à la rencontre de deux hommes courant avec un habit qu'ils emportaient. On les entoure : on demande à *Piron* si ce ne sont pas là les voleurs qui l'on dépouillé ? Oui, répond-il. Aussitôt on reprend l'habit qu'on lui rend, et l'on arrête *Gallet* et *Collé*. *Gallet*, auquel une nuit passée au châtelet, pouvait faire grand tort dans son commerce, ne se souciait point de suivre l'aventure jusqu'au bout : il veut expliquer le fait ; mais la garde est sourde, et lui dit de marcher: il résiste, on lui presente les menottes. Cette offre lui fit prendre son parti : il marcha. Quant à *Collé*, le guet lui ayant demandé son épée, il la remit entre les mains de l'officier, avec la même fierté et en parodiant les paroles que le comte d'Essex, dans la tragédie de ce nom, lorsqu'il remet la sienne :

. . . . . Prenez
Vous avez dans vos mains ce que toute la terre

A vu plus d'une fois terrible à l'Angleterre;
Marchons; quelque douleur que j'en puisse sentir,
Vous voulez votre perte, il faut y consentir.

Aussitôt on les conduit chez le commissaire.

Piron, en pleine liberté, marchait à la tête de l'escouade, à côté du sergent qu'il questionnait comiquement en chemin, sur le sort des deux voleurs; et le sergent lui répondait très-sérieusement: ils seront pendus s'il ne leur arrive pas pis! Cependant voyant qu'il était temps de ne pas pousser plus loin l'aventure, *Piron* voulut changer de ton, et persuader, tant au sergent qu'à l'escouade, que ces deux personnes étaient ses amis qu'ils venaient de souper ensemble, et que c'étaient de très-honnêtes gens. Le guet n'en veut rien croire: *Piron* se fâche et se met en devoir de faire relâcher les deux prisonniers. — Maintenant que vous avez votre habit, lui dit-on, ce sont d'honnêtes gens, et vos amis! Vous voulez sauver des voleurs: patience; vous allez voir que le commissaire va envoyer vos amis en prison ... Comme ce colloque finissait, on arrive à la porte du commissaire qui était couché, mais son clerc ne l'était pas encore.

Qu'on se figure, en présence de ce clerc, nos trois personnages dispos, gaillards, aimant à rire, sortant de faire bonne chère, et ayant la tête un peu échauffée, on aura l'idée de la scène qui se passa. D'abord le sergent commence son rapport; mais il est si plaisamment interrompu, et à tant de fois, par *Piron*, qu'il ne peut l'achever. Alors *Piron*, prenant la parole, fait un récit fidèle et succinct du prétendu délit. Malheureusement le clerc, difficile à persuader, traite l'histoire de mensonge; et l'historien d'imposteur; il prend sa plume, ordonne qu'on réponde, et dit qu'il va dresser procès-verbal. —Tout comme il vous plaira, dit *Piron*, dépêchez-vous; je vous aiderai à le mettre en vers si vous voulez. Parler de vers à ce clerc, c'était lui parler hébreu; aussi répliqua-t-il: pas tant de verbiage, procédons, et commençons par vous: votre nom?—Et le vôtre?—Ah! vous plaisantez la justice! —Je ne plaisante point la justice, poursuit *Piron*; mais je vous trouve plaisant de vouloir savoir mon nom, avant que je sache le vôtre. Le clerc, dont l'esprit n'était pas des plus déliés, traite le propos de *rébellion à la justice*, et menace *Piron* de l'envoyer en prison. A la fin, *Piron* se nomme: le clerc

continue de l'interroger, et lui demande : quel est votre état ? que faites vous ? — Des vers — Qu'est-ce que des vers ? Vous moquez-vous encore de moi ? — Je ne me moque point ; je fais des vers : et, pour vous le prouver, je vais en faire tout-à-l'heure sur vous, pour ou contre, à votre choix. — Je vous ai déjà dit que je n'entendais rien à tout ce verbiage, et si vous me poussez à bout vous pourrez bien vous en repentir.

Le clerc ayant cessé d'interroger *Piron*, entreprit *Gallet*, auquel il fit également décliner son nom. Puis élevant la voix : — Quel est votre profession ? Que faites vous ? — Des chansons, monsieur, lui répond modestement *Gallet*. — Oh ! pour le coup, je vois qu'il faut nécessairement éveiller M. le commissaire. — Ne troublez point : M. le repos de M. le commissaire, repartit respectueusement *Gallet* ; laissez-le dormir ; vous êtes si fort éveillé, que vous valez, à vous seul, sans compliment, un commissaire, deux commissaires, trois commissaires ensemble. Au reste, rien n'est plus vrai ; je fais des chansons, et vous devez même, si vous avez du goût, savoir par cœur la dernière qu'on chante depuis un mois, dont voici, le refrain, et tout de suite *Gallet* chante :

Daphnis m'aimait,
Le disait
Si joliment,
Qu'il me plaisait
Infiniment.

Vous voyez, ajouta-t-il, que je ne vous en impose point : je suis réellement chansonnier, et de plus, (en faisant au clerc une profonde révérence) marchand épicier en gros, pour vous servir, rue de la Truanderie.

A peine *Gallet* eut-il cessé de parler, que *Collé* saisissant la parole pour ne pas donner au clerc le temps de l'interroger. « Je vais, « lui dit-il, vous éviter la peine de me faire des questions; je m'appelle *Charles* « *Collé*; je demeure rue du Jour, paroisse « Saint-Eustache : ma profession est de ne « rien faire, dont ma famille enrage; mais « lorsque les couplets de monsieur sont « bons, je chante ». Aussitôt *Collé* se met à chanter:

Avoir dans sa cave profonde
Vin excellent, en quantité;
Faire l'amour, boire à la ronde,
Est la seule félicité.
Il n'est point de vrais biens au monde,
Sans vin, sans amour, sans gaîté.

Puis, en montrant *Piron*, et quand monsieur fait de bons vers, je les déclame. Et soudain il déclame avec emphase :

J'ai tout dit : tout seigneur ; cela doit vous suffire.
Qu'on me mène à la mort, je n'ai plus rien à dire.

En achevant ces mots, *Collé* s'avance en héros vers la garde qui riait à gorge déployée de ce burlesque interrogatoire. Le clerc seul, loin de rire, pâlissant de colère, devient furieux, se lève, et court éveiller le commissaire. *Piron* lui crie d'un ton railleur : *Eh ! monsieur, ne nous perdez pas, nous sommes des enfans de famille.*

Le commissaire était si profondément endormi, qu'on eut toutes les peines du monde à le tirer de son lit. Pendant qu'on l'attendait, la scène avait changé de lieu, et se passait dans la cour. *Piron*, le principal héros de la pièce, soutenait merveilleusement son caractère, et ne laissait point refroidir l'action. Il y jetait, à toute minute, l'intérêt le plus vif et le plus piquant. Les voisins depuis le haut de la maison jusqu'en bas, étaient à leurs fenêtres, une lumière à la main, et faisaient avec les gens du guet, retentir l'air de si grands éclats de rire, que ce bruit, mieux que les efforts du

clerc, réveilla le commissaire. Il descend tout chancelant, bâillant encore et se frottant les yeux. Sa maison illuminée du haut en bas ; sa cour remplie de monde ; les rires immodérés des voisins, hommes, femmes, enfans et domestiques tous en chemise (1) ; la garde presque pâmée, et se tenant les côtés à force de rire ; nos trois acteurs au milieu, debout, dont l'un parlant avec une admirable volubilité, et les deux autres l'écoutant dans des attitudes grotesques et comiquement sérieuses : tout cela lui paraît un songe, il ne sait où il est : il se frotte de nouveau les yeux, les ouvre de toute leur grandeur, promène ses regards incertains à droite, à gauche de tous les côtés, bâille pour la dernière fois, et se réveille enfin tout-à-fait. « --- Ouf voilà bien du bruit ! « qu'est-ce que tout ceci ? Voyons... Alors « s'adressant à Piron : Qui êtes-vous ? Votre « nom ? » ---Piron.---Quel est votre état ? ---Poëte.---Poëte ?---Oui, monsieur, poëte. Eh ! où vivez-vous donc pour ne pas connaître le poëte *Piron* ? Je le passais à

(1) La scène se passait vers la fin du mois de mars en 1711.

votre clerc. Quelle idée aurais-je de vous, d'ignorer mon état, quand je me nomme ? Oui monsieur mon état est d'être poëte, état le plus grand, le plus noble, le plus sublime que les hommes puissent embrasser, quand c'est du génie qu'ils le tiennent. Quelle honte pour un officier public de ne pas connaître le poëte *Piron*, auteur des *Fils ingrats*, applaudis si justement de tout Paris ; de *Callisthéne*, qu'il a si injustement sifflé, comme je viens de le prouver au public, par des vers qui valent une démonstration ! .... *Piron* aurait poussé plus loin cette véhémente tirade, si le commissaire, avec une sorte de vivacité assez plaisante, ne l'eût interrompu en lui disant : -- Que parlez-vous de pièces de théâtre! Savez vous que Lafosse est mon frère, qu'il en a fait d'excellentes, et qu'il est l'auteur de la belle tragédie de Manlius ? Comment la trouvez-vous ? Hem ? Oh ! mon frère était un homme de beaucoup d'esprit !--Je le crois, monsieur, car le mien n'est qu'une.... bête, quoique prêtre de l'Oratoire, et que je fasse des tragédies, répond *Piron* avec une sorte d'enthousiasme risible, et se donnant en même temps des louanges outrées. Ce trait assez vif, et très-cavalièrement exprimé,

ne fâcha point le commissaire *Lafosse*, qui le prit en galant homme. A la contenance des acteurs, à la gaîté de leurs propos, il ne fut pas long-temps à percer le mystère de toute cette aventure. Il se la fit raconter par *Piron*, et s'en amusa beaucoup; après quoi il renvoya ces messieurs, en leur faisant la politesse de les prier de venir chez lui le samedi suivant, dîner et manger des huîtres ---Ah! mes amis, dit *Piron*, en sortant de la maison du commissaire, rien ne manque plus à ma gloire, j'ai fait rire le guet.

La nouvelle de cette joyeuse nuit se répandit bientôt par toute la ville. Le commissaire Lafosse en fit le lendemain son rapport à monsieur *Hérault*, alors lieutenant de police. Ce magistrat connaissait beaucoup *Piron*, avec lequel il avait dîné quelques jours auparavant. Il le manda pour savoir jusqu'aux plus petites particularités de l'histoire, et voulut en divertir sa famille. *Piron* se rendit aux ordres de monsieur *Hérault*, lequel affectant un air grave et sévère en le voyant paraître, le traita d'abord de *tapageur*, et lui ordonna de rendre compte de sa conduite et du bruit qu'il avait fait la nuit précédente. *Piron* ne se démonta pas;

sa mauvaise vue l'empêcha de reconnaître les personnes qui étaient dans le cabinet, et s'imaginant être devant un juge assis dans son tribunal, il commença et poursuivit si comiquement son récit jusqu'à la fin, que la gravité de ses auditeurs se démentit, de manière qu'un éclat de rire général se fit entendre, et monsieur *Hérault*, après avoir ri tout à son aise, dit :—C'est fort bien mon cher Piron, mais convenez que vous mériteriez une bonne calotte pour cette folie ? —Eh, qui serait assez hardi, monsieur, répliqua *Piron*, de m'en donner une, quand votre chapeau m'en tient lieu ?... Effectivement il présenta, dans le moment même, le chapeau de monsieur *Hérault*, qu'il avait pris, par mégarde pour le sien, le jour qu'il avait dîné avec ce magistrat.

LA mort de l'abbé *Terrasson*, laissa en 1750, une place vacante à l'Académie Française. Plusieurs académiciens engagèrent *Piron* à se présenter, malgré toutes les plaisanteries qu'il s'était permises et qu'il se permettait journellement sur ce corps en gé-

néral, et sur ses membres en particulier. Ils étaient trop sensés pour lui en faire un crime, et ils riaient les premiers de ses bons mots. Ils le déterminèrent donc à faire les visites d'usage.

Piron remplit le cérémonial accoutumé, non avec cette gravité réligieuse qu'observent ordinairement les candidats, mais très-gaiement, et peut-être même un peu trop cavalièrement. Entre autres plaisanteries, il laissa chez un des *trente-neuf électeurs*, *Nivelle de la Chaussée*, son billet sur lequel il écrivit ces deux vers amphigouriques tirés de l'une des pièces de ce comique larmoyant.

En passant par ici, j'ai cru de mon devoir,
De joindre le plaisir à l'honneur de vous voir.

Le directeur l'engagea même de prendre tout le temps nécessaire pour composer son discours de réception. *Piron* l'en remercia, et lui répondit en riant : --- Ne vous inquiétez point de cette corvée, nos deux discours sont déjà faits; ils seront prêts du jour au lendemain de mon élection.---Comment cela (lui demanda le directeur un peu surpris. « --- Comment cela ! répartit *Piron*. Le voici, « Je me leverai, j'ôterai

» mon chapeau, puis à haute et intelligi-
» ble voix, je dirai : *Messieurs, grand mer-*
» *ci*; et vous, sans m'ôter votre chapeau,
» vous me répondrez, *monsieur il n'y a pas*
» *de quoi*.. » A ces mots, le directeur partit d'un faux éclat de rire, et lui tourna le dos.

Le jour de l'élection arrivé, l'abbé *de la Bletterie* fut élu, mais cette nomination ayant déplu au roi, ce fut monsieur de Mairan qui obtint la place vacante.

On avait desservi *Piron* auprès du roi. *Nivelle de la Chaussée* ne fut pas un des moins ardents pour écarter du fauteuil l'auteur de la *Métromanie*, qui en fut dédommagé, en quelque sorte, par une pension de 1000 livres, qui lui fut accordée sur la cassette du roi, par l'entremise de madame de *Pompadour*.

Peu de jours après son exclusion, comme il était à dîner, on frappe à sa porte, le domestique ouvre, et trouve un homme rangeant des bouteilles. *Piron* se lève de table, voit les bouteilles, interroge le porteur,

Une voix de Stentor lui crie du bas de l'escalier : --- Prenez toujours, et buvez : ce sont quarante bouteilles du vin d'Espagne, le plus exquis.... Porteur, achève et descends vîte ; je t'attends.---Mais encore faut-il savoir de quelle part, demande *Piron* à la voix ? Point de réponse ; le porteur finissant de poser les bouteilles, reprend sa hotte et s'en va.

Cette aventure donna lieu à conjecturer à *Piron*, que ce ne pouvait être qu'un présent des quarante de l'Académie, ou une galanterie espagnole, faite à une muse bourguignone. Parmi les quarante bouteilles, il s'en trouva une dont le goulot était cassé net, et cependant elle était bouchée comme les autres. --- Oh! pour le coup, dit *Piron* ; cette bouteille confirme ma conjecture, elle est le contingent du président de l'Académie naissante de Berlin, le géomètre Maupertuit, le quel étant en froid avec moi, depuis quelque temps, aura voulu calculer la somme de plaisir qu'il est forcé de me procurer, à l'exemple de ses confrères, en me fournissant son quarantième moins un goulot. Ce problême est aisé à resoudre.

Plein de son idée, il écrit à l'Académie, et commence sa lettre par ces beaux vers

que *Lafontaine* met dans la bouche du paysan du Danube.

Romains, et vous sénat, assis pour m'écouter,
Je supplie avant tout les dieux de m'assister;
Veuillent les immortels, conducteurs de ma langue,
Que je ne dise rien qui doive être repris!
Sans leur aide il ne peut entrer dans les esprits
Rien qui ne gâte une harangue.

« *Messieurs*, depuis que, de votre mouvement, vous daignâtes m'honorer de vos suffrages; et que, par vos officieuses représentations, il a plu au roi qu'on avait indisposé contre moi, de substituer à l'honneur peu mérité que vous m'avez fait, des bontés encore moins méritées; je vous dois des remerciemens, et je les médite... Mais souffrez que je les diffère encore quelque temps, et que je m'occupe aujourd'hui, tout entier, de l'objet qui me fait prendre la liberté de vous écrire. Je reçois, dans ce moment, quarante bouteilles de vin d'Espagne, sans avoir pu me procurer la satisfaction de savoir à qui je suis redevable d'un cadeau si galant, et si fort de mon goût. Je suis, à la vérité, dans la singulière habitude de cette espèce de torture. En bon philosophe

» sophe, je tâche de m'y faire, et je m'y » fais. Mais ici, un peu fondé sur les cir- » constances, je m'avise, et je me plais » dans l'idée que c'est vous, messieurs, qui » vous êtes divertis à faire cette galanterie » espagnole, à une muse bourguignone. » Ma modestie néanmoins me jette dans » l'incertitude, et c'est la première fois » que je ne veux point l'écouter. Je suis » trop glorieux des bontés que vous me té- » moignez. Il ne me reste qu'une grâce à » vous demander, c'est de continuer ces » mêmes bontés après ma mort. Daignez » être les dépositaires de mes dernières vo- » lontés. Je les joins ici telles que la fran- » chise, dont j'ai fait profession toute ma » vie, me les a dictées.

» J'emporterai dans le tombeau la recon- » naissance éternelle que vous m'avez ins- » pirée. Heureux de mourir, après vous » avoir donné des preuves du profond » respect avec lequel je suis, messieurs, » votre admirateur. »

PIRON.

Son testament était à la suite de cette lettre, on y reconnait sans peine l'originalité de l'auteur, et cette gaieté aimable qui ne l'a jamais abandonné. Le voici :

» Je me recommande à la postérité. J'espère plus dans son indulgence, que dans » celle de mes contemporains. Comme j'ai » toujours fui la vaine gloire, et que je » crains qu'une main amie ou ennemie ne » barbouille mon tombeau d'une plate ou » méchante épitaphe, je veux qu'on y » grave celle-ci :

Ci-gît *Piron* qui ne fut rien,
Pas même Académicien.

» Je laisse mes ouvrages en proie à tous » les journalistes, de quelque pays, profession, qualité, et secte qu'ils soient, » sauf l'hypothèque des satiriques, des critiques, des compilateurs, des plagiaires, » et des commentateurs. Le grand *Corneille* » ne leur étant point échappé, il y aurait de » l'indécence à moi, du ridicule même, de » ne pas me laisser tourmenter, fouiller et » saisir par ces barragers.

» Je lègue aux jeunes insensés, qui auront la malheureuse démangeaison de se » signaler par des écrits licencieux et corrupteurs ; je leur laisse, dis-je, mon » exemple, ma punition, et mon repentir » sincère et public.

» Je laisse enfin mon cœur à l'immortelle

» Académie Française, et la supplie de » vouloir bien recevoir à gré ce petit dia- » mant, assez précieux par sa rareté, n'y » ayant, chez le Mogol même aucuns » joyaux qui vaillent un cœur vraiment re- » connaissant. »

Sa lettre et son testament écrits, il prend son verre rempli de vin d'Espagne, et s'adressant à sa nièce : « Voilà dit il mes » grandes affaires faites. Dût ce verre de » vin terminer ma vie, j'aurai du moins eu » le plaisir de la finir aussi délicieusement » que ce drôle d'Anglais, qui, ayant le » choix du genre de sa mort, aima mieux » se noyer dans une tonne de malvoisie, » que de se faire ouvrir les veines, comme » Sénèque. » Puis après avoir bu la moitié de son verre: quel parfum ! sécria-t-il !

Ah qu'il est bon ! c'est la liqueur choisie,
Le pur nectar, la céleste ambroisie,
Qu'on sert aux dieux dans leur félicité !
Boire à longs traits de cette malvoisie,
C'est partager leur immortalité.

Sa nièce riait de tout son cœur de la gravité comique avec laquelle il rendait ses actions de grâce. --- Mais, mon oncle, lui dit-elle, si ce n'est pas l'Académie qui vous

a fait ce cadeau, voilà toutes vos belles actions de grâce perdues. --- Non, ma fille, non; que ce soit l'Académie ou tout autre qu'elle, j'aimerais mieux ne boire que de l'eau toute ma vie, que de passer pour un ingrat.

PIRON avait coutume d'aller presque tous les matins au bois de Boulogne, pour y rêver à son aise. Un jour il s'y égara, et n'en sortit qu'à quatre heures du soir, si las de sa promenade, qu'il fut obligé de se reposer sur un banc tenant à un des piliers de la porte. A peine est-il assis, que, de droite et de gauche, il est salué par tous les passans qui entraient et sortaient à pied, à cheval, ou en voiture. *Piron* d'ôter son chapeau, plus ou moins bas suivant la qualité apparente des personnes. --- Oh! oh! disait-il en lui même, je suis beaucoup plus connu que je ne le pensais! Que M. de Voltaire n'est-il ici, pour être témoin de la considération dont je jouis en ce moment! lui, devant lequel je me suis presque prosterné ce matin, sans qu'il ait daigné autrement y re-

pondre que par un léger mouvement de tête !

Pendant qu'il faisait ses réflexions, le monde allait et revenait à-la-fois, tant qu'à la fin l'exercice du chapeau devint très-fatigant pour *Piron* : il l'ôta tout-à-fait, se contentant de s'incliner devant ceux qui le saluaient.

Une vieille survient qui se jette à ses genoux, les mains jointes. *Piron*, surpris et ne sachant pas ce qu'elle veut : --- Relevez-vous, lui dit-il, bonne femme, relevez-vous ; vous me traitez en faiseur de poëme épique ou de tragédie ; vous vous trompez, je n'ai pas encore cet honneur-là ; je n'ai fait parler jusqu'à présent que des marionnettes. Mais la vieille restant toujours à genoux sans l'écouter, *Piron* croit apercevoir qu'elle remue les lèvres, et qu'elle lui parle ; il se baisse, s'approche et prête l'oreille. Il entend en effet qu'elle marmotte quelque chose entre ses dents : c'était un *ave* qu'elle adressait à une image de la Vierge, placée directement au-dessus du banc où *Piron* était assis, Alors il lève les yeux et voit que c'est à cette image que s'adressaient aussi tous les saluts qu'il avait pris pour lui. --- Voilà bien les poëtes, dit Piron en s'en al-

lant, ils croient que toute la terre les contemple, ou qu'elle est à leurs pieds, quand on ne songe pas seulement s'ils existent.

VOLTAIRE avait quelques petits ressentimens contre *Piron* : il chercha à s'en venger. Ce dernier était bien reçu chez la marquise de Mimeure, où *Voltaire* allait assez souvent. Un jour l'auteur de la Henriade arrive chez la marquise d'un air triomphant, et tenant à la main l'*Ode à Priape* de *Piron*, et que celui-ci croyait ensevelie depuis quinze ans dans l'oubli le plus profond. Dès la porte de l'appartement de la marquise, *Voltaire* s'écrie : *Madame, voici du neuf ; il y a un peu de gravelure, mais un bon esprit comme le vôtre n'est pas à cela près.* Et de suite il se met à déclamer la première strophe, continue hardiment la lecture de la seconde, malgré l'étonnement de la marquise qui lui ordonne en vain de se taire ; il n'en fait rien ; elle se bouche les oreilles, il élève la voix davantage ; elle appelle ses gens, il en rit, poursuit jusqu'à la fin, gagne la porte, en disant à la marquise : *C'est*

pourtant l'ouvrage de cet innocent que vous appelez votre benêt!

Voltaire n'avait pas encore fait trois pas dans la rue, qu'il rencontra *Piron* face à face. Celui-ci charmé de cette rencontre, lui dit qu'il venait de chez lui, pour lui porter une épitre en vers marotiques sur sa convalescence. --- Je la crois bonne, répondit Voltaire, car je n'ignore pas ce que vous savez faire. Je viens dans le moment même d'en entretenir la marquise, entrez-y, vous serez bien reçu.

Piron entre en effet: à peine l'a-t-on annoncé: --- Je songeais à vous faire fermer ma porte, lui dit la marquise en le voyant: --- A moi, madame, qu'ai-je donc fait qui ait pu m'attirer votre disgrace? --- Une ode abominable, que ce fou de Voltaire, à qui je ne le pardonnerai jamais, vient d'oser me réciter toute entière. --- Ah! le traître! s'écria *Piron*, frappant des mains et courant comme un furieux par la chambre. --- Ecoutez, reprit la marquise d'un ton plus radouci, vous voilà pour vous justifier; vous êtes franc et naïf, peut-être cette ode n'est pas de vous. Voltaire est malin; je croirai ce que vous m'en direz; car je me sens disposée, sur la connaissance que j'ai

de vos deux caractères, à croire que ce n'est qu'une imposture, --- Dites une méchanceté, madame; plût à dieu que ce ne fût qu'une imposture! Oui, je le voudrais pour toutes choses au monde; mais pour rien je ne voudrais vous avoir menti. Ne me disgraciez pas pour une première folie de ma jeunesse, hélas! bien criminelle; je ne l'ai que trop expiée..... En prononçant ces mots, il était si pénétré, si ému, si tremblant, que la marquise en fut touchée.--- Asseyez-vous là, grand nigaud, lui dit-elle; dans le fond, j'en dois plus vouloir au délateur, qu'au pénitent. Il est vrai, je l'avoue, qu'à votre air de simplicité, je ne vous aurais jamais cru capable d'un pareil écart, et il ne me fallait pas moins que votre aveu pour me désabuser. *Piron* acheva de se justifier, en racontant à la marquise ce qui avait donné lieu à cette pièce scandaleuse. (*Voyez sa vie.*)

En 1722, les comédiens français obtinrent un arrêt qui restreignait l'entrepreneur de l'opéra comique, au seul jeu des volti-

geurs et des danseurs de corde. *Francisque en avait alors l'entreprise.* Cet arrêt le ruinait. Cependant, à force de sollicitations, on lui accorda pour toute grâce, un seul acteur parlant sur la scène. Cette grâce n'en était point une, par la difficulté, l'impossibilité même de trouver, d'une part, un auteur capable de composer une piéce raisonnable, en un seul monologue, et de l'autre, un acteur qui pût la jouer à lui seul.

Francisque eut eo vain recours aux auteurs attachés à ce spectacle. Instruits de la défense portée par l'arrêt, ils avaient donné leurs pièces aux marionnettes.

Plus embarrassé que jamais, et ne sachant plus à qui s'adresser, *Francisque* se rappelle qu'on lui a parlé de *Piron*; il vole chez lui, se présente, et lui dit: —*Je* suis Francisque, entrepreneur de l'opéra comique; la police me défend de faire paraître plus d'un acteur parlant sur la scène; Lesage et Fuzelier m'abandonnent, je suis ruiné, si vous ne venez à mon secours; vous êtes le seul homme qui puissiez me tirer d'affaire tenez, voilà cent écus, travaillez et comptez que ces cent écus ne seront pas les seuls que vous recevrez..... Il dit; et sans attendre de réponse, sort de la

chambre, tire la porte et s'enfuit, laissant *Piron* dans une surprise aisée à concevoir.

Comme l'opéra comique était la seule ressource sur laquelle *Piron* avait jeté les yeux, il ne balança pas à saisir l'occasion que le hasard lui présentait. Il commença par mettre à part les cent écus que *Francisque* lui avait laissés, ne voulant point en disposer qu'il ne fût certain de les avoir gagnés. Ensuite rêvant un moment au sujet qu'il voulait choisir, celui *d'Arlequin-Deucalion* lui parut propre à remplir exactement et les conditions exigées par l'arrêt, et les vues de l'entrepreneur. La pièce fut achevée en deux jours; les momens étaient précieux, et *Francisque* n'en avait point à perdre. Le troisième jour il vint savoir si l'on songe à lui :--- Tenez, lui dit Piron, voilà la pièce et votre argent; si l'ouvrage est bon, vous serez toujours à tems de me payer, s'il est mauvais, jetez-le au feu. *Francisque*, loin de le prendre au mot, le força non-seulement de garder les cent écus, mais en ajouta cent autres, et le pria de venir sur-le-champ avec lui, distribuer les rôles.

Arlequin-Deucalion fut appris et joué avec le plus grand succès; ce qui fut cause que *Piron*, consacra pour un tems, ses travaux à l'opéra comique.

On sait la modicité du prix qu'on met aux veilles d'un poëme dramatique, même le plus accrédité. *Lamothe* et *Voltaire* murmuraient depuis long-tems, comme bien d'autres, de l'inégalité d'un partage où le profit demeurait entièrement aux comédiens. *Voltaire* plus intéressé qu'aucun autre à faire cesser l'injustice, ne voulut pas néanmoins hasarder la première tentative. Il invita par écrit *Piron*, à se trouver chez *Lamothe*. *Piron* s'y rendit. *Voltaire* lui fit part de son projet qu'il lui détailla, et après l'avoir instruit de la conduite qu'il devait tenir avec les comédiens, il le sollicita de ne point leur livrer sa tragédie de *Calisthène*, qu'il ne les eût forcés à prendre des arrangemens plus convenables aux intérêts des gens de lettres. Il mit beaucoup de chaleur, ainsi que *Lamothe*, dans les raisons qu'ils alléguèrent pour lui persuader que c'était à lui à entamer cette affaire *Piron* les écouta froidement tous deux, et parut étonné qu'on l'eût choisi pour faire cette démarche, lui qui n'avait encore qu'une réputation nais-

sante, tandis que *Lamothe* et *Voltaire* surtout, comme seul possesseur de la scène tragique, pouvaient parler en maître et donner la loi. Il déclara donc formellement qu'il ne se chargerait point de cette proposition. *Voltaire* insista vivement, en lui disant qu'il ne devait pas négliger ainsi son propre avantage; *car*, ajouta-t-il, *vous n'êtes pas riche, mon pauvre Piron.* — Cela est vrai, répliqua celui-ci, mais je m'en f... c'est comme si je l'étais... Sur quoi il prit congé de ces messieurs, en vrai poëte, plus avide de gloire que d'argent.

PIRON a donné plusieurs opéra comiques qui ne repondent pas tout-à-fait à la réputation qu'il s'est acquise depuis : c'est ce qui lui fit dire : *j'ai fait toutes les nuits des opéra comiques qui tombaient tous les jours.*

L'abbé *Desfontaines* avait fait une critique sanglante du premier chant de la Louisiade de *Piron*. Celui-ci, pour s'en venger, fit l'épigramme suivante. Le journaliste

te faisait alors paraître ses feuilles sous le nom supposé de *Burlon*.

Quand St.-Antoine, au fond de son désert,
Offrait à Dieu son tribut de louange,
L'esprit malin, en singeries expert,
Le lutinait d'une manière étrange.
Qu'en revint-il au noir et mauvais ange?
Rien qui de rire ait pu lui donner lieu:
Nazardes, huées et cornes pour adieu.
Ami Burlon, voici cas tout semblable,
Ici louis est l'image de dieu,
Moi, de l'hermite, et toi, celle du diable.

PARLANT d'un journaliste qui ne passait pas pour modeste, et dont le maintien annonçait la hauteur. *Piron* disait: *Son visage appelle les soufflets.*

DANS un voyage qu'il fit à Bruxelles, pour voir J. B. Rousseau, ils se trouvèrent un jour seuls dans la campagne: midi sonne; *Rousseau* se met à genoux pour dire l'*Angelus*: Monsieur *Rousseau*, dit *Piron*, *cela est inutile. Dieu seul nous voit!*

UN évêque, rencontrant *Piron* dans une société, le salua et lui dit : — Comment vous portez-vous, monsieur *Piron*? — Fort bien, et vous, monseigneur? — A merveille. Avez-vous lu mon mandement? — Pas encore, et vous monseigneur?

PIRON étant à la réprésentation des *Chimères*, opéra comique de sa composition, se trouve à côté d'un homme qui ne cessait de se récrier contre cette farce, en disant : — Que cela est mauvais ! que cela est pitoyable ! qui est-ce qui peut faire des sottises pareilles ! — C'est moi, monsieur lui répondit *Piron*, mais ne criez pas si haut, parce qu'il y a ici beaucoup d'honnêtes gens qui trouvent cela bon pour eux.

PIRON mécontant du jeu du comédien Sarazin, qui seprésentait dans *Gustave*, et sachant que cet acteur avait été abbé dans sa jeunesse, cria au milieu de l'amphithéâtre : — Cet homme qui n'a pas mérité d'être sacré à vingt-quatre ans, n'est pas digne d'être excommunié à soixante.

ROBBÉ lisant un jour son poëme de la vérole à *Piron*, celui-ci lui dit avec vivacité : —— Monsieur, vous me paraissez plein de votre sujet.

DANS un dîner chez madame de *Tencin*, où il était question de faire un académicien, la compagnie se trouvait partagée entre son éminence le cardinal, alors abbé de *Bernis*, et l'abbé *Girard*. *Piron* était du dîné et de la consultation. Comme il se disait consolé de tous les fauteuils possibles par une pension de cent pistoles ; on lui demanda auquel des deux il donnerait sa voix. —A l'abbé *Girard*; c'est un bon biable.... Ayant la vue basse, il ne s'était pas aperçu que monsieur de *Bernis* n'était pas loin de lui. On l'en avertit à l'oreille, et alors se tournant de son côté : —— Y penseriez-vous, Monsieur l'abbé, de vous mettre sur les rangs ? Vous êtes trop jeune, ce me semble, pour demander les invalides.

Une dame jolie et spirituelle avait grande envie de voir *Piron*, et de causer avec

lui, on lui en procura le plaisir. La dame instruite de la haute estime du poëte pour *Montesquieu*, entama la conversation par l'éloge et l'analyse de l'Esprit des lois. Elle soutint à merveille son texte pendant quelques minutes; mais commençant à s'embrouiller, *Piron* lui dit: Croyez-moi, madame, sauvez-vous par le temple de Gnide.

Piron trouva un matin chez la marquise de *Mimeure*, monsieur de *Voltaire* plongé jusqu'aux épaules dans un large fauteuil, les jambes écartées et les talons posés sur l'un et l'autre chenet. Il fit une légère inclination de tête à *Piron*, pour cinq ou six de ses révérences. Celui-ci prend un fauteuil et s'assied le plus près de la cheminée qu'il peut. L'un tire sa montre, l'autre sa tabatière; celui-ci prend les pincettes, celui-là du tabac. L'un éternue, l'autre se mouche. *Voltaire* enfin se met à bâiller d'une si grande force, que *Piron* allait en faire autant, lorsque monsieur de *Voltaire* tire de sa poche une croûte de pain et la broie sous ses dents, avec un bruit si extraordinaire qu'il étonna *Piron*. Celui-ci sans perdre de temps, tire un flacon de vin

et l'avale d'un trait. Monsieur de *Voltaire* s'en trouva offensé, et dit d'un ton sec à *Piron* : — J'entends, monsieur, raillerie tout comme un autre, mais votre plaisanterie, si c'en est une, est très-déplacée. — Ce n'en est pas une, répondit *Piron*, le pur hasard a part à tout ceci. — Monsieur de *Voltaire* l'interrompit alors pour lui dire qu'il sortait d'une maladie qui lui avait laissé un besoin continuel de manger. — Mangez, monsieur, mangez, répliqua *Piron*, vous faites bien; et moi je sors de Bourgogne avec un besoin continuel de boire, et je bois.

Un poëte apporta à *Piron* un gros cahier de vers, et le pria de l'examiner. Quelques jours après, l'auteur de la *Métromanie* lui rendit son manuscrit. — Quoi, monsieur! point de croix? s'écria le jeune homme avec satisfaction. — Point de croix! reprit *Piron*: vouliez-vous donc que je prisse votre ouvrage pour un cimetière?

Un financier demandait à *Piron* une inscription pour mettre sur la face d'un châ-

teau qu'il venait de faire bâtir. Le poëte lui dit : — Je ne puis pas vous faire cela sur l'heure, quand j'irai voir votre terre, il me viendra peut-être quelque idée là-dessus... Puis un moment après : — Monsieur dit-il, j'ai trouvé ce qu'il vous faut : vous mettrez *Haceldama*, (ce qui signifie le champ du sang.) — Je n'entends point cela, dit le richard. — Vous vous le ferez expliquer, reprit *Piron*, en quittant brusquement son homme.

Piron assistait en 1745 à la représentation d'une pièce qui fut sifflée : l'homme à côté duquel il se trouvait au parterre, éternua. — *à vos souhaits*, lui dit *Piron*. — Monsieur vous m'insultez — Ce n'est pas mon intention. — Vous savez bien pourtant que la pièce s'appelle les *Souhaits*, et que j'en suis l'auteur. — Je vous jure, reprit *Piron*, que j'ignorais cette dernière circonstance ; mais, monsieur, ajouta-t-il gravement, quand on a fait une pareille pièce, on ne devrait jamais éternuer.

Ce fut chez madame de *Tencin* que mon-

sieur *Languet*, curé de Saint-Sulpice, rencontra *Piron* sans le connaître. Cette dame le lui présenta comme un compatriote qui faisait honneur à la Bourgogne : elle le nomma. —Quoi ! c'est vous, monsieur *Piron* ! dit le pasteur : je suis ravi de vous voir. N'êtes-vous pas le fils d'un *Piron*, apothicaire de Dijon, que j'ai beaucoup connu ? Il avait de si grands bras ! — Ah ! monsieur le curé, que vos mains n'étaient-elles au bout, répartit *Piron*, mon sort serait bien différent ! — Monsieur *Languet* continua en riant de l'exclamation : — Mais il y a long temps que vous demeurez sur ma paroisse, et il est étonnant qu'à titre de compatriote et de paroissien, vous ne soyez pas venu me voir, et que je ne vous connaisse point. — Cela n'est pas si étonnant que vous le pensez, repondit *Piron*; c'est que vous connaissiez mieux vos vaches que vos brebis.

Piron jouait au piquet avec une femme dont la mauvaise odeur révoltait son odorat; elle le fit capot ! — Oh ! s'écria le poëte en éclatant de rire, depuis long-temps je tentais ce coup-là.

BOINDIN se plaignant à *Piron* du mauvais ordre qui régnait à la comédie française, *Piron* lui répondit : —— C'est une vielle catin qui a perdu ses règles.

UN jeune homme, après la représentation du Tartuffe, s'écriait sans fin : — Ah! mon Dieu! ah! mon Dieu! quel bonheur! oh! messieurs, quel bonheur! —— A qui en avez-vous donc? lui demanda un de ses voisins. — Quoi, répondit le jeune enthousiaste, vous n'avez pas vu, vous n'avez pas senti; vous ne sentez pas que si cette pièce admirable que nous venons de voir n'était pas faite, elle ne se ferait jamais? L'admirateur de ce chef d'œuvre était *Piron*, alors commis dans un bureau.

PIRON disait en parlant de Corneille et de Racine : — Je voudrais être Racine et avoir été Corneille.

PIRON avait un faible pour sa comédie des Fils ingrats : il ne cessait d'en parler

dans les sociétés. Il fut un jour contrarié par un homme qui mettait avec raison la *Métromanie* fort au-dessus. — Ne m'en parlez pas, s'écria le poëte avec humeur, c'est un monstre qui a dévoré tous mes autres enfans.

Piron passait dans le Louvre avec un de ses amis : — Tenez, voyez-vous, lui dit-il, en lui montrant l'académie française ? ils sont là quarante qui ont de l'esprit comme quatre.

La salle de l'académie française n'était pas assez vaste pour les séances publiques. Un jour que *Piron* voulait percer la foule pour y arriver : — Il est plus difficile, dit-il, d'entrer ici, que d'y être reçu.

Le plaisir de la conversation mêlé à celui de la bonne chère, est un préparatif contre l'intempérance. *Piron* disait à ce sujet : — Les morceaux caquetés se digèrent plus aisément.

Un jeune poëte, qui était fort lié avec *Piron*, lui avait envoyé un faisan. Le lendemain, il fut le voir, et tira de sa poche une tragédie sur laquelle il venait le consulter. --- Je vois le piège, dit *Piron*; remportez vîte votre faisan et votre tragédie.

Un jour que *Piron* était chez un financier, une personne distinguée de la compagnie l'engagea à passer devant lui pour se rendre dans la salle à manger. Le maître de la maison s'apercevant de leur cérémonial, dit à l'homme titré : --- Eh ! monsieur le comte, c'est un auteur, ne faites point de façons... *Piron*, qui sentait qu'on voulait l'abaisser, met aussitôt son chapeau, marche fièrement le premier en disant : --- Puisque les qualités sont connus, je prends mon rang.

Un des amis de *Piron* disait à ce poëte plein de sallies, et qui brillait plus que les autres dans la conversation : --- Il faut prendre tous les jours quelques momens pour vous rappeler et pour écrire ce que vous avez dit de mieux dans la journée. *Piron* lui répondit : --- Il y a de la malice dans votre

conseil, et vous ne me le donnez que pour m'humilier.

PIRON, en sortant de voir une de ses tragédies qui n'avait pas été goûtée, fit un faux pas. Quelqu'un s'empressant de le soutenir, il lui dit: --- C'est ma pièce qu'il fallait soutenir, et non pas moi.

LA pièce du *Fat*, donnée aux Français en 1751, tomba, parce que l'auteur n'avait pas bien saisi les nuances de ce caractère. *Piron*, instruit de cette chute, s'écria: --- Je m'y attendais. Jamais un homme ne se connaît assez pour se peindre au naturel.

L'ABBÉ *Leblanc* étant logé à côté d'un maréchal-ferrant, quelqu'un qui ignorait sa demeure, la demanda à *Piron*. --- C'est, répondit celui-ci, dans telle rue, à côté de son cordonnier.

MONSIEUR de *Fontenelle* avait ses dînés

marqués pour chaque jour de la semaine dans certain nombre de bonnes maisons Cela fit dire à *Piron*, voyant passer le convoi du doyen de l'académie : — Voilà la première fois que monsieur de *Fontenelle* sort de chez lui pour ne pas aller dîner en ville.

PIRON dit un jour à un de ses amis qu'il rencontra allant à une représentation de *Melanide* : — Tu vas donc entendre prêcher le père *Lachaussée* ?

PIRON nous apprend lui-même qu'à la première représentation de *Calisthène*, en 1730, le poignard qu'on présentait à *Calisthène*, et dont il devait se percer le sein, se trouva en si mauvais état, qu'en passant de la main de *Lisinaque* dans la sienne, le manche, la poignée, la garde et la lame, tout se déjoignit et se sépara, de façon que l'acteur reçut l'arme pièce à pièce, et fut obligé de tenir tous ces morceaux le mieux qu'il put, à pleine main. Il s'éleva une risée générale au fatal instant où le comédien se poignarda d'un grand coup de poing, et jeta au loin l'arme meurtrière en quatre ou cinq

cinq morceaux Il n'y eut que le faux moribond et moi qui ne rîmes point, dit *Piron*; ce fut là le vrai coup de poignard qui tua ma pauvre *Calisthène*.

Un ami de *Piron* vint lui annoncer la fausse nouvelle de la mort de *Voltaire*; il fut témoin de l'agitation qu'elle lui causa, et le vit se lever avec vivacité de son fauteuil, s'écrier à plusieurs fois : — Ah! le pauvre homme! qu'elle perte! c'était le plus bel esprit de la France! Puis il ajouta, par réflexion : Au moins, monsieur, vous répondez de votre nouvelle!

Piron ayant eu à se plaindre de l'abbé *Desfontaines*, lui envoya l'épigramme suivante, et la première qu'il ait lâchée contre lui :

Un écrivain fameux par cent libelles,
Croit que sa plume est la lance d'Argail;
Au haut du Pinde, entre les neuf pucelles,
Il est planté comme un épouvantail.
Que fait le bouc en si gentil bercail?
S'y plairait-il? penserait-il y plaire?...
Non, c'est l'eunuque au milieu du sérail:
Il n'y fait rien, et nuit à qui veut faire.

Ce qu'il y a de plus plaisant, c'est que *Piron* étant allé voir l'abbé, qu'il trouva avec deux jésuites, le journaliste, pâlissant de colère, s'écria : — Comment êtes-vous assez hardi pour vous présenter à ma vue, après l'horrible épigramme que vous avez faite contre moi ? — Horrible ! dit *Piron* ; comment vous les faut-il donc ? elle est pourtant fort jolie.... Ce grand sang-froid redoubla la colère de l'abbé, et fit partir d'un grand éclat de rire les deux jésuites.— Point d'emportement, reprit *Piron* ; jurer et crier ne remédie à rien ; l'épigramme n'en est pas moins faite : mais puisqu'elle vous fâche, dites, dans la première de vos feuilles, qu'elle a été faite il y a plus de cinquante ans, on ne sait par qui, ni contre qui, et tout sera dit là-dessus. Ce qui choquait le plus l'abbé dans cette épigramme, était ce vers :

Que fait le bouc en si gentil bercail ?

— Eh bien ! lui dit *Piron*, qu'à cela ne tienne : au lieu d'écrire le mot *bouc* tout entier, mettez seulement le b... ; le vers y sera toujours, et le lecteur y suppléera.

Un ami de *Piron* rencontra un jour ce poëte se promenant aux Tuileries. Il fit remarquer aux personnes de sa compagnie sa haute taille, l'air vénérable de l'auteur de la *Métromanie*, et sur-tout le grand bâton qu'il avait en main. — Voyez *Piron*, dit-il en riant, ne lui trouvez-vous pas, comme moi, l'air d'un prélat ?..... Sur-le-champ, il va au-devant de lui, se met à genoux sur son passage, comme pour recevoir la bénédiction. *Piron*, qui n'avait pu entendre le projet de cette plaisanterie, le devine sur-le-champ; il lève majestueusement sa canne; et, ayant béni son ami en digne prélat: — Lève-toi, dit-il, ou je te confirme.

DANS une société, où l'on voulait embarasser *Piron*, on envoya une petite fille lui demander : *Qu'est-ce que c'est qu'un puceläge*? ma bonne amie, répondit *Piron*, c'est un petit oiseau qui s'envole quand la queue lui vient.

PIRON ayant plaisanté assez vivement un homme qui n'entendait pas raillerie, celui-ci se fâcha et lui demanda raison de ses sar-

casmes. A la bonne heure, dit *Piron*. Les champions partent pour aller se battre hors Paris. Piron, à demi-chemin s'arrête (la soif le pressait); il entre dans le premier endroit, et y boit abondamment de la bierre. Son camarade, toujours marchant, s'excède de fatigue, et, tout en sueur, se retourne enfin pour voir si son adversaire le suit. point de *Piron*. L'homme court de plus belle, vole à la découverte; mais c'est inutilement. Harassé, il rentre chez lui, et meurt en deux jours d'une fluxion de poitrine. *Piron* en fut instruit. Quelque temps après, plusieurs personnes lui demandèrent malignement des nouvelles de son affaire : Comment vous en êtes-vous tiré avec un tel; lui dirent-elles? --- Fort bien, repondit *Piron*, je l'ai enrhumé.

Un évêque de Bayonne vint un jour rendre une visite à *Piron*. Ce poëte lui dit avec sa gaieté ordinaire : --- Monseigneur, j'ai en grande vénération les jambons de votre diocèse.

A la première représentation d'*Arlequin*-

Deucalion, opéra comique de *Piron*, ce poëte fut complimenté par la marquise de *Mimeure* et la marquise de *Colandre*. Il allait leur répondre ; lorsqu'il aperçut par-dessus la tête de ces deux dames, *Voltaire* élevant subitement la sienne, et qui l'apostropha ainsi : --- Je me félicite, Monsieur, d'être pour quelque chose dans votre chef-d'œuvre. --- Vous, monsieur, lui répondit *Piron*, et quelle part, s'il vous plaît, pouvez-vous y avoir ? --- Quelle part ! Qu'est-ce que ces deux vers que vous faite dire à votre Arlequin ; lorsque vous le faites tomber de dessus Pégase :

Oui tous ces conquérans rassemblés sur ce bord,
Soldats sous Alexandre, et rois après sa mort. (1)

Je l'ignore, dit *Piron* : — seraient-ils malheureusement de vous ? Quittons le sarcasme, monsieur interrompit M. de *Voltaire* en colère, et dites-moi ce que je vous ai fait pour me tourner ainsi en ridicule ? — Pas plus, répondit *Piron*, que *Lamothe* à l'auteur du *Bourbier* (2) A cette réplique, *Voltaire* baissa la tête, et disparut en disant : —— Je suis embourbé.

(1) Vers d'*Artemire*, tragédie de M. de Voltaire.
(2) Pièce satirique de M. de Voltaire contre Lamothe.

Piron envoya sa tragédie de *Gustave* à la reine de Suède et accompagna cet envoi de vers de sa façon. Cette princesse, en répondant à son ambassadeur, écrivit ces mots, par apostille, de sa propre main : » J'ai reçu la tragédie de *Gustave*, et je » l'ai lue avec un vrai plaisir. Temoignez-» en ma satisfaction à l'auteur, et faites-lui » de ma part un présent tel qu'il convient » que je lui fasse. Je men remets à vous là-» dessus. » L'ambassadeur montra la lettre à Versailles, au souper. M. le conte de *Livri* qui s'intéressait à *Piron*, vint chercher le lendemain notre poëte, pour le présenter à son excellence. Notifiez, dit-il à l'auteur, le présent que vous souhaitez qu'on vous fasse... On était en guerre dans ce temps-là, et la cour de France négociait avec la suède, pour en obtenir du secours. --- Monsieur l'ambassadeur, dit gaiement *Piron*, je ne demande pour tout plaisir à la reine, que d'envoyer dix mille hommes au roi Stanislas.

Piron se trouvant en loge à l'opéra, à côté d'une femme de la réputation la plus suspecte, et qu'il connaissait bien, ne ces-

sait de jeter des yeux malins sur elle. Celle-ci enfin s'en impatiente et dit au poëte avec humeur : — M'avez-vous de vos yeux assez considérée ? — Je vous regarde, reprit gaiement *Piron*, mais je ne vous considère pas.

A l'occasion de la pastorale des *Courses de Tempé* et de la comédie de l'*Amant mystérieux*, qui virent le jour en même temps, avec un succès bien différent ; *Piron* dit à ses amis : — *Le public m'a baisé sur une joue, et m'a donné un bon soufflet sur l'autre.*

Au sortir de la répétition de la *Métromanie*, *Piron*, suivant son usage, entra au café de Procope, superbement vêtu. Tout le monde l'entoura et lui fit compliment. L'abbé *Desfontaines* était présent ; il voulut plaisanter *Piron*, et soulevant, avec une curiosité affectée et une feinte admiration, la basque de l'habit, pour en mieux faire remarquer la richesse : — Quel habit, s'écria-t-il, pour un tel homme ! *Piron*, soulevant aussitôt le rabat de l'abbé, repartit :

sur-le-champ : --- *Et quel homme pour un tel habit !*

LES comédiens pressaient vivement *Piron* de faire des corrections à sa tragédie de *Fernand Cortez*, et lui citaient l'exemple de *Voltaire* qui corrigeait et refondait même quelquefois jusqu'à des actes entiers.--- *Parbleu, messieurs je le crois bien*, dit-il, *il travaille en marqueterie, et moi je jette en bronze.*

PIRON, dans un accès de mauvais humeur contre *Voltaire*, dont il avait à se plaindre, lâcha contre lui l'épigramme suivante. Sa propre vieillesse (car il était alors âgé de 80 ans,) l'autorisait à plaisanter sur celle de son rival.

Sur l'auteur dont l'épiderme
Est collé tout près des os,
La mort tarde de frapper ferme,
De peur d'ébrécher sa faux.
Lorsqu'il aura les yeux clos,
Car si faut qu'il y vienne,
Adieu renom, bruit et los,
Ce temps jouera de la sienne.

UN jeune homme vint lire à notre poëte une tragédie qui allait bientôt être jouée. A chaque vers pillé, *Piron* ôtait son bonnet, et continuait ce manège à tout moment. L'auteur de la pièce étonné de ce geste perpétuel; lui en demanda la raison. --- C'est, dit l'auteur de la *Métromanie*, que j'ai pour habitude de saluer les gens de ma connaissance.

IL disputait un jour vivement avec un grand seigneur : après quelques paroles trop piquantes de part et d'autre, le poëte dit au grand qui se fâchait tout de bon : --- Finissons, monsieur, la partie n'est pas égale; je ne suis qu'un insolent, et vous êtes brutal.

QUAND les *Trois Siècles*, par *Sabattier*, parurent en 1772, un des amis de *Piron* lui en envoya un exemplaire. *Guichard*, l'auteur du *Bûcheron*, était alors avec lui. *Piron* qui, comme on sait, était aveugle sur la fin de sa vie, pria *Guichard*, de lui lire le titre du livre. — Il y sera certainement parlé de vous, ajouta le lecteur; voulez-vous

que je vous lise l'article ?—Non, dit *Piron*; mais voyons ce qu'on y dit de *Voltaire*. A peine a-t-il entendu les trois ou quatre premières pages de cet article, qu'interrompant *Guichard* : — Je savais bien, dit-il, que *Voltaire* n'avait qu'une réputation viagère, mais je vois qu'on commence à ne plus payer.

Il avait une nièce chez lui, qui s'était mariée à son insçu, avec *Capron* fameux violon : quoique cet hymen fût fait depuis long-temps, elle s'imaginait que *Piron* l'ignorait absolument. Il disait de temps en temps, j'en rirai bien après ma mort, *Nanette* a le paquet. Elle était en effet nantie d'un testament dans lequel il dit : — Je laisse à *Nanette*, femme de *Capron*, musicien, etc. ce qui prouve qu'il n'ignorait pas la supercherie, et qu'il avait eu la générosité de ne rien diminuer de ses sentimens pour sa nièce.

S'ÉTANT fait lire la tragédie d'*Orphanis* : *Blin*, dit-il, débute mieux que *Voltaire* ne finit.

Il a souvent donné du chagrin à l'auteur de la *Henriade* par ses bons mots. Après la première représentation de *Zulime*, qui ne vaut pas mieux aujourd'hui qu'alors, *Voltaire* rencontra *Piron*, et lui demanda ce qu'il pensait de cette pièce : — Je pense, monsieur, lui répliqu'a t il, que vous voudriez bien que je l'eusse faite. — Je vous aime assez pour cela, repondit *Voltaire*.

L'ingénuité maligne de *Piron*, fut en partie la cause qui l'exclut de l'académie française : — Je ne pourrais, disait il, faire penser trente-neuf personnes comme moi, et je pourrais encore moins penser comme trente-neuf.

Un auteur médiocre lui disait qu'il voudrait bien faire un ouvrage, où personne n'eût travaillé et ne travaillât jamais : — Vous n'avez, lui repartit le poëte, qu'à faire votre éloge.

Epigramme sur la poétique de Marmontel.

On ne voit qu'auteurs de préceptes,
De méthodes, d'arts et d'essais;
Mille rose-croix, point d'adeptes,
Mille professeurs, nul profès.
Les Grecs, les Latins, les Français
Nous laissant, entre autres sornettes,
Des poétiques fort bien faites,
Marmontel en fait après eux.
Eh! l'ami, fais-nous des poëtes!
Sois-le toi-même, si tu le peux!

PIRON écrivit l'épigramme suivante, derrière un billet de comédie qu'il donna à son barbier, le jour de la première représentation du *Gustave* de *Laharpe*. Ce billet fut reçu à la porte; en sorte que l'épigramme courut toute la salle, avant la toile levée, la voici:

Souvent qui refait, refait pis:
Sémiramis, *Rome Sauvée*,
Mérope, *Oreste*, recrépis,
Vins de la dernière cuvée!
Camarade, à vous la corvée!
J'ai laissé *Gustave* imparfait,
Refaites mieux, mais gare un trait

Que

Que vous et moi devons craindre !
Messieurs, criera quelqu'indiscret,
Mavius gâta le portrait,
Bavius l'achève de peindre!

A la première représentation de la tragédie de *Gustave* de *Laharpe*, on écouta d'abord patiemment; on continua par bâiller prodigieusement, et l'on finit par tourner le dos au théâtre fort indécemment. Lorsque l'acteur vint pour faire l'annonce, on cria : *bon ou mauvais, rendez-nous Piron.* Celui-ci fier d'être un pis aller, adressa les vers suivans à *Laharpe.*

L'esprit en échappe
Et le nez au vent,
Va, cher de *Laharpe*,
Et marche en avant.
Encore deux chutes :
Quatre ou cinq culbutes,
Sont un passe-port
Aux lieux où tu buttes.
Malheur à qui dort !
Renonçant au diame,
Laisse-là la rame,
Revire de bord.
Lourd, froid, sec et rogne,

D'écolier peu fort
Deviens pédagogue.
A travers, à tort,
Fais l'art poétique;
Il aura le sort
D'un garde boutique.
Double affront, d'accord;
Mais pique et repique,
Pousse la bourique:
Et sans autre effort,
Titre ni rubrique,
Te voilà d'abord,
Membre académique.

Pesselier, auteur d'*Esope au Parnasse*, dans une fable sur l'optique, fit allusion aux pièces qui perdent à la lecture. On venait à cette époque d'imprimer *Gustave*, tragédie de *Piron*. L'auteur de *Gustave* adressa à *Pesselier* l'épigramme suivante:

L'auteur désigné dans l'optique,
Riant du ris de saint Médard,
A dit, monsieur l'auteur caustique,
Vous êtes un malin pendard!
Mais je ne crains point votre dard;
Car vos fables de misantrope
Ressemblent à celles d'*Houdard*,
Et votre esprit, au corps d'*Esope*.

L'ABBÉ *Desfontaines*, dans ses feuilles, reprochait sans cesse à *Piron* la dureté de ses vers, et se servait sans cesse de ces deux mots *aes triplex*. Celui-ci lança contre l'abbé l'épigramme suivante :

Pour dire à ma muse une injure,
Faible et téméraire écrivain,
Je vois d'ici quelle aventure
T'offrit ces deux mots, *triple airain*.
Tu les cherchas long-temps en vain,
Tant que, suant à grosse goutte,
Tu t'essuyas le front sans doute,
Et les trouvas là sous ta main.

QUAND Crébillon fut nommé à la censure de la police, après la mort de l'abbé Chérier, gros réjoui, qui n'avait de bréviaire que la bouteille, et d'autre bénéfice que sa place, dont il s'acquittait comme du reste, *Piron* fit contre lui l'épigramme suivante :

Dieu des vers, sous ton pavillon,
Qu'on vogue bien à la mal-heure !
Pour placer le grand Crébillon,
Il faut que le gros Chérier meure !
Quelle place ! pour moi j'en pleure.
Examiner avec dégoût
Nos rogatons de bout en bout !

Du moins l'autre (en paix soit sa cendre)
Approuvait ou réprouvait tout,
Sans lire, ou sans rien entendre.

L'abbé Desfontaines fit un jour mention dans ses feuilles d'une lettre où J. B. Rousseau louait Piron qu'il avait vu à Bruxelles. Après avoir rapporté et approuvé les éloges que ce poëte illustre en faisait, le malin journaliste ajouta un *mais* avec des points. » Oh ! oh ! dit *Piron*, tu me payeras non » pas ce que tu as dit, mais ce que tu n'as » pas dit. »

Un jour de vendredi, *Piron*, au sortir d'un bon repas, se soutenait à peine sur ses jambes. Une dame de sa connaissance, qui le vit dans cet état, lui en fit des reproches, en ajoutant que dans un jour si saint, sa conduite était du plus grand scandale. — Il est bien juste, répartit le poëte, que lorsque la divinité succombe, l'humanité chancelle.

L'abbé de *Voisenon* disait, à propos du

de profundis de *Piron* : --- Si dans l'autre monde on se connaît en vers, cet ouvrage pourrait l'empêcher d'entrer dans le ciel, comme son ode l'a empêché d'entrer à l'académie.

Piron dînant chez une dame de sa connaissance ; se livra à quelques sarcasmes violens qui déplurent. » *Vous êtes un cheval* lui dit cette dame. » Le poëte se lève de table, tenant sa serviette à la main. --- *Où allez-vous donc ?* --- *A l'écurie.* --- *Vous n'avez pas besoin de serviette.*

Qu'est-ce que l'amour ? demandait-on un jour à Piron. C'est, répondit-il, un mal qui prend aux yeux ; l'abcès se forme au cœur, et crève un peu plus bas.

Voltaire proposa un jour à Lekain de lui reciter quelques lambeaux des rôles qu'il avait déjà joués. Celui-ci, sans trop examiner la question, lui proposa assez maladroitement de lui déclamer le grand cou-

plet de *Gustave*, au second acte. « point, » point de Piron, dit-il avec une voix tonnante et terrible, je n'aime pas les mauvais vers ; dites-moi tout ce que vous savez de Racine. » Cette réponse de Voltaire marque plus d'inimitié et de jalousie que de justice.

Piron, supérieur dans l'épigramme, osa attaquer au milieu de sa gloire *Voltaire*, et le fit trembler jusques sur le trône ; *Voltaire*, si prompt à écraser l'audacieux qui avait la hardiesse de lui trouver des défauts, respecta cependant et craignit *Piron*, ou plutôt il craignit l'arme redoutable du ridicule, que celui-ci maniait avec tant d'avantage. On en jugera par l'épigramme suivante, faite à l'occasion de quelques menaces de l'auteur de *Mahomet*.

De Corneille et de Crébillon
Le réformateur téméraire,
Que prône à triple carillon
Tiriot, le thuriféraire ;
Le prince des badauds, V.....
Du haut de son trône bourgeois,
Va sur moi vider son carquois.

Du mien ne tirons qu'une flèche,
Dont la douce pointe n'ébrèche
L'honneur, ni l'interêt d'autrui.
Malheur à lui seul s'il empêche !
Louons quelque autre auteur que lui.

Quelqu'un félicitait *Piron* d'avoir fait la dernière comédie de ce siècle (la *Métromanie*). Il répondit : Ajoutez et la dernière tragédie. (*Gustave*).

Un de ses amis lui amena un jour une personne de sa connaissance, à qui, dit-il, il avait l'obligation d'avoir vu *Voltaire* ; et pour lui en témoigner sa reconnaissance, il ne croyait pas pouvoir mieux faire que de lui faire voir l'auteur de la *Métromanie* : --- *Monsieur* vous doit du reste, dit *Piron* à son ami.

Epitaphe du genre humain.

L'aurore ayant du jour entr'ouvert la barrière,
Devançait le soleil, qui de près la suivit.
Mais quel étonnement, voyant la terre entière,

De ne plus y revoir personne qui les vît?

L'homme était disparu de dessus la surface
Du bourbeux élément dont il était sorti :
Un souffle le créa lui jadis et sa race ;
Un souffle aussi léger l'avait anéanti.

Une haute obélisque au sommet du Caucase,
Terminait et couvrait un vaste souterrain ;
Et Némésis venait de graver sur la base
En chiffres infernaux : CI GIT LE GENRE HUMAIN.

La belle inscription pour le Grec hypocondre
Qui souhaita de voir tous les humains détruits!
Que l'autre misantrope et le Timon de Londre,
Young à ses côtés coule d'heureuses nuits!

Moins rigoureusement jugeons la race humaine,
L'homme était vicieux, mais faible, peu sensé :
Et plus digne, après tout, de pitié que de haine.
Le ciel s'en devait moins tenir pour offensé.

Aussi deux beaux esprits admis dans l'Elysée,
Molière et *Lucien*, les Momus d'ici bas,
Aux hommes ont peint l'homme un objet de risée
Les hommes en riaient; mais le ciel ne rit pas.

Il dit : qu'il ne soit plus ; et la terre est déserte ;
Amour, dont elle fut l'empire en tous les tems.
Tendre amour, c'est à toi de réparer sa perte,
Et de la repeupler de meilleurs habitans.

Sois nu, simple, joyeux, fidèle et sans caprices
Loin de toute imposture, exempt de tous forfaits.

L'argent, l'airain, le fer, amenèrent les vices;
Ramène l'âge d'or, et qu'il dure à jamais.

Piron, étant à *Livri*, sa mauvaise vue lui fit faire un saut très-périlleux. Un des amis du comte de *Livri* imagina d'y faire planter un poteau, sur lequel on grava quatre P, qui veulent dire: *Piron, pensant, pensa périr.* C'est à ce trait que se rapportent les quatre vers suivant d'une épître de ce poëte, adressée au comte de *Livri*:

Là, comme une belle anecdote,
On montre le tartre escarpé,
Célèbre par les quatre P,
Du général de la calotte.

Une personne, parlant de la *Métromanie*, et ne pouvant se souvenir du nom l'*Empirée*, subtituait celui de *Grimpe-soleil*.

Nous avons dit, dans la vie de *Piron*, qu'il était employé chez le chevalier de *Belle-Isle*, à copier des rapsodies politiques, que ce dernier ne payait pas. Que le

poëte imagina d'entourer de vers le collier du chien favori du chevalier, pour informer le maître de la détresse du copiste; voici ces vers:

Preux chevalier, que Mars et sa maîtresse
Puissent couvrir de myrte et de lauriers!
Or, écoutez un liére en grand'détresse,
Qui craint bien dieu, puis après les huissiers.
Mon aubergiste, un de mes créanciers,
Pour qui, le plus, je me sens de tendresse,
(Même deux fois par jour lui fais caresse,)
Jà me reçois, si très-peu volontiers
Qu'il ferme l'huis, dès qu'il voit que j'arrive.
Si faut-il vivre et griffonner pour vous.
Je le voudrais: mais comment entre nous,
Si n'ai pécune, entend-on que je vive?
Bien mieux: comment, je le demande à tous,
Si je ne vis, entend-on que j'écrive?
Je ne le sais. Or, donnez-moi de quoi.
Voilà le point. puis excusez ma muse,
De vous offrir vers de pareil aloi.
Faim fait faillir: je l'ai, c'est mon excuse.
Vous déplaît-elle? eh bien, ôtez-la moi.

On sait qu'il existe une traduction en prose, de Virgile, par l'abbé Desfontaines; on sait aussi que cet abbé fut mis à Bicêtre, pour crime de pédérastie. Lorsque sa traduction parut, *Piron* fit l'épigramme suivante:

Pour Alexis Coridon fut épris
D'un fol amour: il y perdit ses peines.
De ce tems-ci Virgile est l'Alexis;
Le Coridon est l'abbé Desfontaines.
Du traducteur les amours seront vaines
Belle vergogne en sera le guerdon;
L'auteur semblait lui jeter son lardon,
Et deviner cette prose infidelle,
Quand il a dit: *Corydon*, *Corydon*!
Quelle marotte a troublé ta cervelle.

Il était jadis d'usage à l'université de Montpellier, de faire endosser à un candidat en médecine, le jour de sa réception au doctorat, la robe de Rabelais. C'est pour se moquer de cette niaiserie pédantesque, que *Piron* adressa cette épigramme à la ville de Montpellier.

Secourable mont des pucelles,
Puissez-vous long-temps prospérer,
Puissent de vos plantes nouvelles
Les vertus toujours opérer,
Et ne jamais dégénérer,
Comme la robe mémorable,
Qui fut un harnois honorable,
Tant que Rabelais l'eut sur lui,

Mais qui, par un sort déplorable,
N'est plus qu'un bât d'âne aujourd'hui.

NIVELLE DE LA CHAUSSÉE, inventeur du comique larmoyant, et que, pour cette raison, *Piron* appelait plaisamment le révérend père la Chaussée, qui fut un de ceux qui contribuèrent le plus à ce que notre poëte ne fut point admis au nombre des quarante immortels, reçut un matin la chanson suivante :

AIR : *De Joconde.*

Connaissez-vous sur l'Hélicon
L'une et l'autre Thalie ?
L'une est chaussée, et l'autre non,
Mais c'est la plus jolie.
L'une a le rire de Vénus,
L'autre est froide et pincée ;
Honneur à la belle aux pieds nus,
Nargue *de la Chaussée.*

Un aveugle qui mendiait dans le passage des feuillans qui mène aux Thuileries, dans l'espérance de ranimer en sa faveur la charité du publie, avait affiché sur sa loge d'assez mauvais vers de sa façon.

Un

Un jour qu'il se plaignait à quelques amis du peu que lui rapportait sa veine poëtique : » Eh ! que ne t'adresses tu à monsieur Piron, lui répondit un d'eux ; il passe ici » tous les jours ; il est aveugle comme toi, » et probablement fait mieux des vers. »

L'aveugle, profitant de l'avis, se fait avertir du moment ou passerait Piron, et lui présenta humblement sa requête.

» Très volontiers, confrère, lui dit » l'auteur de la *Métromanie*, j'y ferai de » mon mieux, sois en bien sur. »

Effectivement Piron, au retour de sa promenade, et en repassant vis-à-vis de l'aveugle lui remit les vers suivans :

Chrétiens, au nom du Tout-puissant,
Faites moi l'aumône en passant ;
L'aveugle qui vous la demande ;
Ignore qui la lui fera ;
Mais Dieu qui voit tout le saura ;
Il le priera qu'il vous la rende.

La singularité de l'aventure, jointe au mérite des vers que chacun voulut lire, ne tarda pas à rendre le pauvre aveugle heureux, au delà de ses espérances.

ON connaît l'éloignement que Voltaire avait pour la religion ; un jour que ce philosophe se promenait avec Piron, un prêtre, suivi de son escorte, portait le saint Viatique : Voltaire ôta son chapeau ; l'auteur de la *métromanie* lui ayant demandé s'il était reconcilié avec dieu : *Nous nous saluons*, répondit-il ; *mais nous ne nous parlons pas.*

Epitaphe d'un Grammairien.

Ci-gît maître Jobelin,
Suppôt du pays latin,
Juré piqueur de diphtongue ;
Endoctriné de tout point
Sur la virgule, le point,
La syllabe brève et longue,
Sur l'accent grave, l'aigu,
Le circonflèxe tortu,
L'U vovelle et l'V consonne ;
Ce genre qui le charma,
Et dans lequel il prima,
Fut sa passion mignonne ;
Son huile il y consuma ;
Dans ce cercle il s'enferma,
Et de son chant monotone,
Tout le monde il assomma.
Du reste, il n'aima personne,
Et personne ne l'aima.

Portrait du Diable.

Il a la peau d'un rôt qui brûle,
Le front cornu,
Le nez fait comme une virgule,
Le pied crochu;
Le fuseau dont filait Hercule,
Noir et tortu,
Et pour comble de ridicule,
La queue au cu.

VOLTAIRE, dans une épître sur la vanité, tomba sur *Piron* qui n'y était pour rien, et dit:

Piron seul eut raison . . . . . .

il écrivit ce vers digne de son tombeau:

Ci-gît qui ne fut rien,

Il supprima malignement le second vers de l'épitaphe:

Pas même académicien.

sans le quel assurément *Piron* n'eût pas fait le premier. Il riposta à cette attaque par l'épigramme suivante:

On nous dit bien que Voltaire
Est un effronté plagiaire.

Admirez l'excès du larron !
Le trait léger dont il égorge,
On croit bien égorger Piron,
Il le lui vole dans sa forge.

Trois jeunes seigneurs de la cour de Louis XV invitèrent Piron à dîner. On était au moment de se mettre à table, lorsqu'une jolie marchande de dentelles vint gaîment leur offrire ses cartons. On proposa au fameux poëte de la faire dîner avec eux.

Cette proposition fit d'autant plus de plaisir à Piron, que la jeune commerçante était alerte, vive et fringante. Aussi ne cessa-t il pendant tout le repas de la questionner agréablement sur ses inclinations, sur ses occupations, sur son commerce.

La petite personne qui lui laissait entrevoir, en le flattant, plus de finesse d'esprit que n'en ont d'ordinaire ses semblables, intéressa si bien Piron, que pour tâcher de la mieux connaître encore, il lui demanda entre autres choses, à quoi elle samusait le plus particulièrement le dimanche ?

« Oh ! mon cher monsieur, après le service divin, lorsque le temps nous interdit à mes compagnes ainsi qu'à moi la promena-

de, nous nous amusons à jouer, vous en direz peut-être, oui à jouer, comme nous pouvons des comédies, et même quelquefois des tragédies. — Oh! et c'est bien fait cela, ma belle enfant!... Mais peut-on savoir les pièces que vous jouez avec le plus de satisfaction? — Iphigénie, Zaïre, Andromaque, le Glorieux, le Philosophe marié, et nombre d'écoles de différens titres. — Eh! fi donc, mademoiselle, ces écoles, pour la plupart, sont de très-sottes écoles. Cela pourrait bien être, monsieur. Il en est pourtant, et plus d'une, qui nous plaisent, et qu'on dit être très-applaudies au théatre. — Voilà donc où se borne votre répertoire?.... et nulle autre comédie n'a trouvé grace devant votre petite troupe? Pardonnez-moi, monsieur, il en est une dont on disait assez de bien, que nous avons voulu jouer, mais à la quelle nous nous sommes vues forcées de renoncer. — Et peut-on savoir comment vous nommez celle-là? — Oh! c'est le titre le plus singulier, le plus baroque, le plus étrange enfin, qui soit peut-être parmi toutes les pièces connues.... Attendez: c'est la . . . Manie . . . la trop . . . Manie . . . au diable soit ce maudit nom — Serait-ce, par

hasard, la Métromanie? Tout justement, mon cher monsieur. . . . Ah! l'ennuyeuse et platte pièce!. Elle est farcie de mots et de choses auxquels nous n'avons pu rien entendre. Par ma foi, nous l'avons plantée là pour n'y plus revenir. »

On sent, à cette sortie imprévue, quelle dut être la surprise de Piron. Son embarras se manifesta visiblement. Nos trois jeunes fous riaient à gorge déployée. Ils jouissaient des vains efforts que faisait le poëte, pour avoir l'air de conserver sa bonne humeur. On ne sait enfin comment cette scène se serait terminée, si la prétendue marchande de dentelles, fâchée d'avoir poussé peut-être un peu trop loin les choses, et prenant pitié du rimeur déconcerté, ne se fût tout-à-coup fait connaître pour l'aimable marquise de***, chez laquelle le pauvre Piron ignorait qu'il dînait.

Le déguisement de la dame, l'extrême faiblesse de la vue du poëte, l'avait empêché de reconnaître la marquise. Mon cher monsieur, lui dit-elle, en lui présentant la plus belle main du monde, pardonnez, je vous prie, à cette petite espiéglerie de ma part, et avec d'autant plus de raison, que personne n'est, en effet, plus sincèrement

admiratrice de la comédie dont il s'agit, et de son auteur. Cette scène n'est, et j'ose vous l'affirmer, que la suite d'une gageure faite avec mon frère et deux parens que voici... Tous trois prétendaient, en parlant de votre caractère connu, que de quelque façon qu'on pût vous attaquer, même du côté de l'amour-propre, vous étiez toujours sur d'une parade assez plaisante, non seulement pour déconcerter les agresseurs, mais pour tourner les rieurs de votre côté. C'est donc à vous même que je remets la décision de ma gageure ».

Vous avez gagné, belle dame, vous avez gagné, s'écria Piron, en baisant sa jolie main :

Et dussé-je, à ce prix, m'avouer ridicule,
Je sais joyeusement avaler la pillule...
D'ailleurs, qu'eût pu mieux faire, en pareil cas, Momus,
Pris au dépourvu par Vénus!

» Eh bien! messieurs, ne voilà-t-il pas que j'ai perdu, s'écria, du ton le plus gai, la prétendue marchande de dentelles! Monsieur Piron, M. Piron, je ne gagerai plus contre vous ».

Epitaphe épigrammatique de Piron *faite par lui-même.*

Ci-gît..... qui ? quoi ? ma foi, personne, rien;
Un, qui vivant, ne fut valet ni maître,
Juge, artisan, marchand, praticien,
Homme des champs, soldat, robin ni prêtre,
Marguillier, même académicien;
Ni franc-maçon. Il ne voulut rien être,
Et vêquit nul, en quoi cette il fit bien;
Car après tout, bien fou qui se propose,
Venu de rien, et revenant à rien,
D'être en passant ici-bas quelque chose.

Epigramme contre Piron, *faite par lui-même.*

Le vieil auteur du *Cantique à Priape*,
Le cœur contrit s'en allait à la trape,
Pleurant le mal qu'il avait fait jadis;
Mais son curé lui dit, bon métromane,
C'est bien assez de ton *De profundis*,
Rassure-toi, le seigneur ne condamne
Que les vers doux, faciles, arrondis,
Qui savent plaire à ce monde profane;
Ce qui séduit, voilà ce qui nous damne;
Les rimeurs durs vont tous en paradis.

Le jour de la mort de Piron, le curé de sa paroisse, que ce grand poëte écoutait et aimait, envoya, par rapport à des occupa-

tions indispensables, un prêtre de sa communauté pour reconcilier le malade. Cet ecclésiastique parla à Piron avec un zèle un peu sévère : « Un moment monsieur l'abbé, » lui dit Piron, on croirait que la charette » est là bas. »

Epigramme d'un suisse, contre l'academie.

Nous l'iêtre mieux que vous en crans esprits ;
A Berne un jour me disait un gros piffre,
Monsieur foultairs l'iêtre un frippier d'esprit,
Lui savoir mieux fendre que faire un lifre,
Son beau tromper ne faloir pas mon fifre,
Ni vos quarante *Haller* et Bernouilli ;
Et par ma foi, de vos 40 en chiffre,
L'O n'être rien, et le 4 qu'un J.

Dans la vie de *Piron* nous avons vu la guerre de couplets qui s'était établie entre les Beaunois et lui. Les premiers crurent qu'il serait fort plaisant de réunir leurs chansons, épigrammes, etc., pour les envoyer à *Piron*. Quelques jours après la scène qui s'était passée à Beaune, et dans laquelle *Piron* avait pensé perdre la vie, ils lui adressèrent effectivement une liasse de couplets

et de vers plus ou moins bons, plus ou moins satiriques. *Piron* ouvre cet énorme paquet : il sourit de pitié, prend la plume, et pour toute réponse, leur adresse la pièce suivante :

Quand sans cuirasse et sans épée,
Sur ma carcasse constipée,
Je vis briller vingt glaives nus
Je dois le dire à votre gloire,
Vous me fîtes venir la foire,
Vous me deviez des torche-culs.

Quid levius plumâ ? Flumen, quid flumine ? ventus.
Quid vento ? mulier. Quid muliere ? Nihil.

Quoi de plus léger que la plume ?---
L'onde.--- Que l'onde ?--- L'air.--- fort bien,
C'est parler en grivois qui fume.---
Que l'air ?--- La femme.--- Quelle ?--- Rien.

ÉPIGRAMME.

Alidor court après le bonnet de docteur.
Tout s'achète. Il est riche : il fera des merveilles ;
Mais ma foi ce bonnet, n'en déplaise au payeur,
Sera diablement grand s'il cache les oreilles.

Danchet était assis sur un banc dans les

Tuileries, Piron, dont il avait à se plaindre, ne l'appercevant pas, s'assit sur le même banc. Danchet s'en alla sur le champ. — *Quoi!* s'écria Piron, *je ferais fuir Danchet, qui fait fuir tout le monde.*

Laharpe, avait un peu maltraité Clément, ami de *Piron*. Celui-ci voulut venger l'amitié, il décocha contre *Laharpe*, les deux épigrammes suivantes :

Clément, laisse aboyer Laharpe,
Qu'il se jacte et déprime autrui:
Qu'il taille, tranche, coupe, échappe,
C'est à lui seul qu'il aura nui.
Les lecteurs excédés d'ennui,
Le méprisent autant qu'il s'aime,
Que peut on faire contre lui,
De pis que ce qu'il fait lui-même?

A Clément, que Dijon vit naître,
Laharpe, homme de haut savoir,
En cathedrâ, prononce en maître,
Que son esprit sent le terroir.
La Seine est un bel abreuvoir!
Mais de plus d'un rare génie,
Dijon n'est pas moins la patrie.

Pardon, *Volnay*, *Beaune* et *Pomard*?
Le fin gourmet qui vous décrie,
Gobelocait à Vaugirard.

Nous observerons que, si l'on ne peut, sans injustice, refuser à Laharpe une place distinguée parmi les littérateurs français, on ne doit pas non plus fermer les yeux sur le véritable mérite de Clément, l'un de nos meilleurs critiques. C'est ce même Clément que St.-Lambert, dit-on fit coffrer au fort-l'Evêque, pour avoir dit que son poème des Saisons, était un ouvrage au moins très-médiocre. St.-Lambert, se repentit et sollicita lui-même ensuite, la liberté de Clément.

Dernière épigramme de Piron.

J'achève ici bas ma route;
C'était un vrai casse-cou,
J'y vis clair, je n'y vis goutte;
J'y fus sage, j'y fus fou.
Pas à pas j'arrive au trou,
Que n'échappent fou ni sage,
Pour aller je ne sais où.
Adieu *Piron*, bon voyage.

FIN.